



P9 MUSIQUE Les deux amours de Mathieu Gaudet, la musique et la médecine.

P7 RÉADAPTATION Blessures à la tête : deux fois plutôt qu'une.

P7 AUDIOLOGIE

Le bruit des éoliennes à l'étude.



P3

DÉVELOPPEMENT
Le Mois des diplômés fait son effet.

Faut-il craindre la mort subite lorsqu'on fait du sport ?

Le 16 avril, l'ancien joueur de hockey Gaétan Duchesne, 44 ans, s'effondre dans le centre de conditionnement physique Entrain, de Québec. « Il était dans une forme physique exemplaire. Que la machine lâche comme ça, c'est épouvantable », a confié au *Soleil* Jean-Louis Duchesne, l'un de ses frères. La mort subite de cet athlète qui a disputé 1028 parties dans la Ligue nationale de hockey avant de prendre sa retraite en 1995 rappelle l'arrêt cardiaque du joueur des Red Wings de Detroit, Jiri Fischer, âgé de 25 ans, en plein match le 21 novembre 2005. Ce dernier n'a pas succombé à son malaise, mais il a donné la frousse à des dizaines de milliers de spectateurs.

Faut-il craindre l'arrêt cardiaque lorsqu'on fait du sport ? « Les risques augmentent avec l'âge, mais cela demeure un phénomène rare », indique le cardiologue français David Houpe, qui a effectué récemment une revue des connaissances sur le sujet dans le cadre de sa surspécialisation (*fellowship*) à la Faculté de médecine. Il explique que la mort subite du sportif, définie comme l'arrêt cardiocirculatoire durant l'effort ou dans les 30 minutes suivantes, est un phénomène bien documenté. Selon une étude américaine récente menée auprès d'une grande population de sportifs (soit des gens qui s'entraînent au moins 10 heures par

Suite en page 2



Le sport pratiqué de façon intense peut réserver de mauvaises surprises.

FORUM

Hebdomadaire d'information

www.umontreal.ca

Volume 41 / Numéro 28 / 23 avril 2007

Université
de Montréal

Les directeurs d'école ne s'écroulent pas tous sous la pression



En plus de toutes ses tâches administratives, le directeur d'école doit connaître ses élèves et partager les préoccupations des enseignants.

Roseline Garon étudie la résilience des chefs d'établissements scolaires

Gérer des enseignants débordés, respecter des budgets serrés, élaborer des stratégies de lutte contre le décrochage scolaire, s'attaquer à la violence à l'école et à la consommation de drogue... Voilà le pain quotidien des directeurs d'écoles primaires et secondaires au Québec. « Les commissions scolaires ont de plus en plus de mal à recruter des personnes prêtes à diriger des écoles, mentionne Roseline Garon. On comprend pourquoi : c'est un emploi très exigeant qui demande des qualités humaines particulières. »

Mme Garon, professeure au Département d'administration de l'éducation et fondements de l'éducation à la Faculté des sciences de l'éducation, estime que les directeurs d'école devraient être nommés en fonction de leur capacité de « résilience ». « La résilience, rappelle-t-elle, est un concept emprunté à la physique des matériaux voulant

qu'un métal retrouve sa forme après avoir subi un stress. »

En psychologie, la résilience est définie comme l'aptitude des individus à vaincre l'adversité et même à sortir plus forts de situations éprouvantes. Popularisée par l'éthologue Boris Cyrulnik, la résilience s'applique souvent aux enfants issus de milieux difficiles qui deviennent des adultes sains d'esprit et parfaitement adaptés à la vie en société. « Une personne insensible aux problèmes et qui voit le monde s'écrouler autour d'elle sans en être affectée n'est pas résiliente, nuance Mme Garon. C'est dans sa capacité à surmonter les obstacles qu'on peut juger de ses forces », déclare cette spécialiste de la psychologie organisationnelle.

Au cours d'une recherche dont les résultats ont paru en 2006 dans *Psychologie du travail et des organisations*, Mme Garon a interrogé des directeurs et directeurs adjoints d'écoles de milieux défavorisés

montréalais considérés comme « résilients » pour les comparer avec des « vulnérables ». Leurs secrets ? « Les directeurs résilients sont现实ists mais de tempérament optimiste. Ils entretiennent envers eux-mêmes un sentiment de compétence et de confiance. »

De façon générale, les directeurs d'école résilients ont en commun d'accorder une grande importance à la circulation de l'information entre le personnel et la direction ; à l'instauration de règles claires ; à une gestion adéquate des priorités ; et au maintien de bonnes relations avec les parents des élèves.

Nouvelle cohorte

Il y a actuellement 3000 directeurs d'écoles primaires et secondaires au Québec et au moins autant de directeurs adjoints. Ce sont pour la plupart des enseignants promus au rang de directeurs d'établissement selon les besoins administratifs. Depuis mai 2001, on exige des

nouveaux directeurs qu'ils suivent un programme d'études supérieures spécialisées, mais la plus grande partie des directeurs actuellement en poste ne possèdent pas cette formation.

« Dans le passé, on devenait directeur d'école après 15 ou 20 ans d'enseignement. De nos jours, ce sont souvent des jeunes qui ont moins de 10 ans d'expérience », signale Serge Morin, président de la Fédération québécoise des directeurs et directrices d'établissements d'enseignement, qui compte 2400 membres.

Lui-même ancien directeur d'école dans la région de Trois-Rivières, il a vu cette profession se transformer considérablement au cours des trois dernières décennies. « L'ampleur de la tâche n'a pas cessé de croître, dit-il pour expliquer les nombreux cas d'épuisement professionnel qui affectent les directeurs et directeurs adjoints.

Suite en page 2

Faut-il craindre la mort subite lorsqu'on fait du sport ?

Suite de la page 1

semaine), l'incidence de la mort subite est de 1 cas pour 200 000 chez les moins de 35 ans. Mais cette proportion quintuple chez les plus de 40 ans : 1 pour 40 000.

Ce qui explique cette différence est la nature même du malaise. « Chez les moins de 35 ans, c'est généralement une anomalie congénitale qui est à l'origine de l'arrêt cardiaque ; chez les athlètes plus âgés, ce sont les habitudes de vie : cholestérol, tabac, alcool... sans compter les cas de dopage. »

Spécialiste international de l'entraînement et professeur au Département de kinésiologie, Luc Léger confirme que le risque augmente significativement avec l'âge. « Un homme de plus de 40 ans qui veut entamer un programme d'entraînement devrait obligatoirement passer un test de capacité



Luc Léger

cardiorespiratoire sur tapis roulant. S'il a des facteurs de risque associés aux maladies du cœur, son programme d'entraînement devra en tenir compte. »

Les médecins se heurtent souvent à un autre facteur plutôt délicat : le dopage.

Le Dr Michel Doucet, cardiologue à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal, rappelle que 25 % des premières attaques cardiaques sont fatales. C'est pourquoi les jeunes victimes succombent souvent à la crise. Mais les bienfaits de l'exercice surpassent largement les risques. « Je recommande à mes patients de faire de l'exercice, bien entendu, mais selon leurs capacités. Une personne de 45 ans désireuse de se mettre au jogging ne doit pas courir le marathon la première année. » Luc Léger, lui, résume le principe encore plus simplement : « Bouger comporte des risques. Ne pas bouger en comporte encore plus. »

Sur le site belge <www.dopage.be>, on apprend que l'activité physique « permet une meilleure vascularisation du muscle cardiaque. Elle améliore ses propriétés contractiles. Elle diminue aussi le pouls au repos et normalise la pression sanguine. Seulement, il arrive que cette relation bénéfique s'inverse au-delà d'un certain niveau de sollicitations. Des études récentes en Italie et aux États-Unis ont révélé que le sport

intense multipliait par 2,5 le risque de subir une défaillance cardiaque soudaine à l'effort. »

Le problème, c'est que la médecine moderne est actuellement incapable de prévenir la mort subite du sportif. « Les tests dont nous disposons ne permettent pas de connaître les signes avant-coureurs d'un tel accident », dit le chercheur Houpe. Dans le cas des malformations congénitales, un électrocardiogramme et une échographie cardiaque révéleront une hypertrophie du cœur. Mais cette caractéristique peut être trompeuse puisque les muscles cardiaques sont plus gros chez les sportifs que chez les sédentaires.

Les médecins se heurtent souvent à un autre facteur plutôt délicat : le dopage. Comment savoir si les John McCall, rugbyman irlandais (19 ans), Fabrice Salanson, coureur cycliste français (23 ans), Marc-Vivien Foé, footballeur camerounais (28 ans), Denis Zanette, cycliste italien (32 ans), et Johan Sermon, cycliste belge (21 ans), étaient parfaitement « propres » lorsqu'ils ont succombé à leur arrêt cardiaque ? « L'entrevue est souvent imprudente, mais le clinicien doit aborder la question avec son patient », fait remarquer le Dr Houpe.

Cinq indices peuvent mettre la puce à l'oreille du médecin : le patient souffre-t-il ou a-t-il souffert d'hypertension artérielle, de cardiomyopathies ou de troubles du rythme cardiaque ? A-t-il fait une thromboembolie, un infarctus ? Ces symptômes peuvent avoir été causés par une substance dopante.

Mathieu-Robert Sauvé

Rectificatif

Une des photos accompagnant le texte sur l'éclairage à l'École d'optométrie, publié dans *Forum* le 10 avril, comportait une mauvaise légende. Il s'agissait d'une photo de Claude Giasson. Nos excuses.



Les directeurs d'école ne s'écroulent pas tous sous la pression

Suite de la page 1

La semaine compte au moins 50 heures, incluant les réunions de parents et celles des différents comités. Et les directeurs travaillent l'été !

M. Morin cite l'étude d'un chargé de cours de l'Université de Sherbrooke et de l'Université du Québec en Outaouais, Réjean Fortin, auprès de 365 directeurs et directeurs adjoints, qui révèle que 7 sur 10 avaient songé à renoncer à leur choix de carrière depuis leur entrée en fonction. « Le directeur d'école est emprisonné dans une structure qui ne lui laisse pas une grande marge de manœuvre. C'est pourtant lui qu'on montre du doigt quand ça va mal ! »

Selon diverses études, les directeurs d'école et leurs adjoints sont soumis à des tensions professionnelles particulières. Par exemple, la Fédération des directeurs d'école de Nouvelle-Zélande annonçait en 2005 que 40 % des directeurs étaient « très stressés ». Des proportions semblables ont été dévoilées aux États-Unis. « Alors que, du côté de la profession enseignante, la satisfaction au travail, le stress et l'épuisement professionnel ont été l'objet de nombreuses recherches, écrit Mme Garon, celles qui concernent les gestionnaires des écoles restent plutôt rares. »

Technique du sosie

Pour parvenir à rassembler des renseignements sur les conditions de travail des directeurs d'école, Mme Garon a utilisé un questionnaire comprenant trois échelles : une pour le stress, une pour le bien-être psychologique et une pour la résistance cognitive. Cent-cinquante-deux questionnaires ont été distribués dans des écoles de secteurs défavorisés de Montréal. Par la suite, neuf directeurs ou directeurs adjoints ont été rencontrés individuellement par la chercheuse, qui a appliquée la technique du sosie. « Cette technique, indique l'auteure, consiste à demander au ré-



Roseline Garon

pondant de se mettre dans la situation où l'intervieweur va le remplacer le lendemain. L'interviewé doit ainsi fournir le plus de précisions possible à l'intervieweur sur la conduite et les réactions que ce dernier devra adopter au cours de la prochaine journée afin que la substitution passe inaperçue. »

Cette approche permet de saisir ce qui préoccupe le répondant et sa façon d'aborder les situations difficiles, et de distinguer les attitudes liées aux facteurs environnementaux de celles liées aux facteurs individuels. Le directeur résilient aura tendance à faire participer son personnel à la recherche de solutions alors que le vulnérable attribuera sans cesse les problèmes de son école au fait qu'elle est située dans un quartier pauvre.

Selon Mme Garon, il y aurait lieu de privilégier les sujets résilients au moment de l'embauche. « De nos jours, on recrute les directeurs dès leur cinquième année d'enseignement, et même avant. Il faudrait qu'ils sachent dans quoi ils s'embarquent. »

Mathieu-Robert Sauvé

Saviez-vous que...?

La création du CHU Sainte-Justine est une initiative féminine du début du 20^e siècle

La pratique de la médecine infantile dans le Québec francophone du début du 20^e siècle faisait piètre figure. À cette époque, un nourrisson sur quatre mourait avant l'âge de un an. Émues du sort réservé aux enfants malades, un groupe de femmes de la société montréalaise mettent leurs efforts en commun et, avec l'approbation de Mgr Bruchési, établissent les fondements d'un premier hôpital francophone pour enfants. Sainte Justine sera nommée patronne de l'hôpital. « En l'honneur de la sainte petite martyre, dont le corps avait été transporté des Catacombes de Rome au couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Longueuil, on appela l'œuvre naisante hôpital Sainte-Justine. »

Le même patronyme avait été donné à l'une des principales instigatrices de la fondation de l'hôpital, à

la suite d'une promesse faite par ses parents qui avaient invoqué la petite sainte pour obtenir la guérison de leur fille Marie. Justine Lacoste-Beaubien présidera le conseil d'administration de l'établissement à ses débuts, en 1907. Elle y mettra à profit ses qualités de gestionnaire jusqu'en 1966, année où elle démissionne après une grève des infirmières. Cet engagement de la première heure et un appui inébranlable à la cause font que le nom de Justine Lacoste-Beaubien sera toujours associé à celui de l'hôpital. Une biographie sera d'ailleurs consacrée, en 1966, à cette pionnière qui contribua à doter Montréal d'un grand établissement hospitalier. Les débuts plus que modestes de l'hôpital y sont racontés : « Dans la salle même où quatre femmes se réunissent à la demande de la première médecin du

Québec, madame Irma LeVasseur, pour créer un tel hôpital, un premier patient de cinq mois est couché dans une valise en attendant d'être soigné », peut-on lire dans cet ouvrage de Nicolle Forget, Francine Harel Giasson et Francine Séguin.

Le premier immeuble abritant l'hôpital est une petite maison située au 644, rue Saint-Denis. Cette maison est mise à la disposition de l'œuvre par J. Damien Rolland. La première année, 12 lits sont installés et 175 enfants pourront y recevoir des soins. Mais on a bien vite compris que l'espace alloué ne pouvait suffire à la demande. L'achalandage sera tel que, 25 ans et quelques déménagements plus tard, l'hôpital accueillera près de 4000 enfants et le nombre de lits sera porté à 500. Dès les premières années, l'hôpital a pu croître grâce non seulement à la gé-

nérosité de ses bienfaiteurs mais aussi aux nombreuses heures de bénévolat féminin. Depuis sa fondation, « un groupe de dames se réunit à l'hôpital, en toute saison, le mercredi, et confectionne la lingerie nécessaire aux différents services. Au cours de 1931, ce comité a à son crédit 7430 articles. »

« L'Université de Montréal agréa l'hôpital Sainte-Justine en novembre 1914 au titre de centre d'enseignement pédiatrique. » Mme Lacoste-Beaubien n'avait qu'une idée en tête en acquérant des terrains près de l'Université : donner les meilleurs soins aux enfants et s'assurer que les futurs médecins puissent y effectuer leurs stages. Un haut dignitaire de l'UdeM citera, dans un discours prononcé à une cérémonie officielle pour l'hôpital, le fameux proverbe « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

Le CHU Sainte-Justine fête cette année son 100^e anniversaire. À cette occasion, un livre intitulé *Naitre, vivre, grandir : Sainte-Justine 1907-2007*, écrit par Denyse Baillargeon, professeure titulaire au Département d'histoire de l'Université de Montréal, paraîtra le 23 avril.



Le CHU Sainte-Justine

Sources :

Division des archives, Université de Montréal. Fonds du Secrétariat général (D0035).

Division des archives, Université de Montréal. Fonds du Bureau de l'information (D0037).

La Faculté de médecine vétérinaire retrouve son agrément complet

Après sept années passées avec un agrément partiel, la Faculté de médecine vétérinaire recouvre son plein agrément, donné par l'organisme international qui sanctionne la qualité de l'enseignement vétérinaire, l'American Veterinary Medical Association. La décision a été rendue début avril par le conseil de l'éducation de cette instance. L'agrément complet est accordé jusqu'en 2012 à l'établissement situé à Saint-Hyacinthe.

«Le défi consistera dorénavant à maintenir notre agrément, dit le doyen Sirois. Cela ne sera pas facile sans une hausse des budgets de fonctionnement.»

«La Faculté retrouve enfin le statut qui est le sien, c'est-à-dire celui d'un établissement d'enseignement et de recherche en phase avec ce qui se fait de mieux en Amérique du Nord», s'est réjoui le recteur, Luc Vinet.

Pour le doyen de la Faculté, le Dr Jean Sirois, ce retour à l'agrément complet marque le succès des efforts déployés ces dernières années et représente une nouvelle importante pour le Québec : «Cette reconnaissance internationale de la qualité de la formation et de la recherche en médecine vétérinaire au Québec est essentielle pour nos diplômés, pour la santé animale et pour l'industrie agroalimentaire.»

C'est en 1999 que la Faculté de médecine vétérinaire a perdu son agrément complet en raison de l'état de ses infrastructures et de ses équipements ainsi que du sous-financement de l'enseignement. Depuis ce temps, le person-

nel de la Faculté a fourni des efforts considérables pour corriger la situation.

Au printemps 2000, le gouvernement du Québec versait 41,1 M\$ pour réaliser la première phase d'un ambitieux programme de construction et de rénovation et résoudre les problèmes liés au sous-financement. Vingt-deux nouveaux postes de professeurs étaient ainsi créés.

En décembre 2002, Agriculture et Agroalimentaire Canada annonçait à son tour un investissement de 35,46 M\$ pour le financement de la seconde phase du programme d'agrandissement. À terme, ce programme aura permis d'étendre le campus et de rénover entièrement le Centre hospitalier universitaire, dont la superficie a doublé.

Toutefois, la bonne nouvelle de l'agrément complet de la Faculté de médecine vétérinaire arrive au moment où le sous-financement des universités québécoises entrave sérieusement leur fonctionnement. «Le défi consistera dorénavant à maintenir notre agrément, conclut le doyen Sirois. Cela ne sera pas facile sans une hausse des budgets de fonctionnement.»



Jean Sirois

Vie universitaire Le Mois des diplômés suscite l'engouement au Canada

Le Bureau du développement et des relations avec les diplômés (BDRD) a obtenu la médaille d'argent au concours du Conseil canadien pour l'avancement de l'éducation (CCAE) pour les activités liées au Mois des diplômés 2006.

En décernant cette médaille, dans la catégorie «Meilleur événement à l'intention des diplômés», le jury du CCAE a qualifié de «brillante» l'utilisation faite par le BDRD des ressources dans un contexte budgétaire limité; il a également salué la créativité déployée afin de créer un sentiment d'appartenance jusqu'à ce jour peu développé.

La directrice des relations avec les diplômés, Joëlle Ganguillet, qui a été la grande responsable de ce mois des diplômés, s'est réjouie de cette reconnaissance. «J'ai été surprise et ravie d'apprendre que le Mois des diplômés se voyait reconnu par mes collègues du CCAE. Ce succès rejaillit

sur toute l'équipe du Bureau, particulièrement sur celle des relations avec les donateurs et des événements spéciaux. Il faut souligner aussi la participation des facultés et des départements qui ont organisé des activités de retrouvailles à l'intention de leurs diplômés.

Le Mois des diplômés a permis à plus de 5000 personnes de participer à l'une ou l'autre de la vingtaine d'activités festives, culturelles et sociales qui se sont déroulées au cours du mois d'octobre.

«Le prix vient confirmer à quel point il est judicieux pour l'Université d'accorder une attention particulière à ses anciens. Ils

Parlons des personnes...

Les gens qui composent la communauté universitaire font rarement la manchette. Leur contribution n'en est pas moins indispensable. Dans cet esprit, Forum se propose de tracer ici de courts portraits de certains d'entre eux.

Ahmad Qazi , analyste-programmeur, facilite le travail quotidien du personnel et des professeurs

Ahmad Qazi voulait faire carrière en médecine, jusqu'au jour où son père a introduit sous le toit familial un des premiers ordinateurs personnels mis en marché. «J'ai eu la piqûre», raconte-t-il. Par un étrange coup du sort, il travaille aujourd'hui comme analyste-programmeur à la Faculté de médecine. Bien que les premières aspirations professionnelles de M. Qazi semblent fort différentes de ses fonctions actuelles, l'objectif demeure le même. «J'aime aider mon entourage. Je pourrais traiter les problèmes des gens 24 heures sur 24... mais ma femme ne me laisserait jamais faire!» dit-il en riant.

L'analyste-programmeur cherche à faciliter le travail quotidien du personnel et du corps professoral. Selon lui, les possibilités d'informatisation sont grandes à la Faculté. Les idées de nouveaux systèmes de gestion se bousculent ainsi au portillon et l'occupent bien au-delà des frontières du campus. «J'y pense dans l'autobus et parfois je consulte mes courriels le soir venu», avoue-t-il, un sourire en coin.

De la programmation à la gestion

Engagé à titre de contractuel en 1995 avant d'obtenir un poste d'analyste-programmeur, Ahmad Qazi a participé à l'implantation de nombreux systèmes informatiques qui ont amélioré la gestion des dossiers des professeurs et des médecins résidents, de même que la planification du budget de la Faculté.

Depuis novembre 2005, il est à la tête d'une petite équipe de programmeurs formée de Benoit Archambault, ainsi que de Louis-Philippe Vallée et François Beaulieu, stagiaires de l'École de technologie supérieure. Irénée Wosso, technicien en formation bureautique, les second de dans leurs tâches. Les nouvelles fonctions de gestionnaire de M. Qazi lui permettent d'échapper à la routine de la programmation et d'étancher sa soif de connaissances. «J'aime les nouveaux défis, mentionne-t-il. Je fais tout pour mieux m'intégrer

dans cet emploi. J'ai suivi deux cours de gestion de projet, je lis beaucoup et j'observe les autres afin d'apprendre de leur expérience.»

M. Qazi chapeaute actuellement deux projets d'envergure. En partenariat avec la Direction générale des technologies de l'information et de la communication, un outil a été mis en place pour permettre aux professeurs cliniciens de saisir les données de leur curriculum vitae en ligne. «Les médecins cliniciens enseignants trouvaient difficile par les années passées de produire des versions différentes d'un même CV selon les exigences de la Faculté, de l'hôpital, d'organismes subventionnaires ou encore du Collège des médecins, remarque-t-il. Avec ce système, ils n'ont qu'à transcrire l'information une seule fois. Ils peuvent alors présenter divers formats de CV pour les demandes de promotion ou de subvention par exemple.» Le projet a pris aujourd'hui des proportions insoupçonnées. D'autres facultés pourraient bientôt en bénéficier.

En parallèle, l'équipe d'Ahmad Qazi a conçu une application virtuelle qui améliore le suivi des évaluations de stage des médecins résidents. «Trente-mille feuilles d'évaluation sont imprimées à la Faculté et sont transmises dans les centres hospitaliers, dit l'analyste-programmeur. Beaucoup sont malheureusement perdus lorsqu'elles nous sont retournées ou, encore, il y manque la signature de l'étudiant ou du médecin superviseur.» Les programmes d'ophtalmologie, de pédiatrie et de radiologie diagnostique testent présentement le nouveau système qui, espère-t-on, sera implanté dans les 62 programmes de résidence dès le 1er juillet prochain. «Tout ce développement a aussi une vertu environnementale puisque nous sauvons quelques arbres», ajoute-t-il.

Comme dans tout processus d'informatisation, les usagers concernés manifestent parfois une certaine résistance, note Ahmad Qazi. Les temps changent cependant. «Les médecins sont de plus en plus



Ahmad Qazi

au courant de ce qui se fait en informatique. Ils collaborent davantage à nos projets et nous proposent des améliorations.» Il souligne par ailleurs le soutien inestimable du doyen de la Faculté, Jean L. Rouleau. «Il croit beaucoup en ce que nous faisons», affirme-t-il.

Une grande famille

On peut presque dire qu'Ahmad Qazi a grandi entre les murs de l'Université. Son père, d'origine indienne, le Dr Qazi Ibadur Rahman, enseigne depuis de nombreuses années au Département de mathématiques et de statistique. Il y emmenait souvent ses enfants. Le jeune Ahmad a alors fait la connaissance de ses futurs professeurs, qui lui ont enseigné au baccalauréat et à la maîtrise. «J'ai grandi à l'ombre de la grande tour!» lance cet ancien résidant d'Outremont qui a récemment emporté ses pénates à Brossard, où il accueillera sous peu son premier-né.

«L'UdeM est un très bel établissement, estime-t-il. J'ai aimé y étudier et j'aime beaucoup l'environnement de travail. Je ne me vois pas quitter le campus pour aller travailler dans l'industrie, où c'est plus stressant. Ici, je ne suis pas un numéro... C'est comme ma famille.»

Marie Lambert-Chan



Joëlle Ganguillet



Guy Berthiaume, vice-recteur au développement et aux relations avec les diplômés

diplômés 2007 et nous espérons que d'autres facultés et départements profiteront du mois d'octobre pour inviter leurs anciens à renouer avec leur *alma mater*. Le Mois des diplômés est une tradition à instaurer», estime Mme Ganguillet.

La grande diversité des activités proposées n'a pas échappé au jury du CCAE, qui a apprécié le fait qu'elles ont été échelonnées sur un mois plutôt que concentrées dans un weekend. «Un évè-

nement qui dure un mois, voilà une merveilleuse idée», a résumé le jury. Ce dernier a aussi aimé la signature du Mois des diplômés et salué l'ensemble de l'approche marketing privilégiée pour joindre les diplômés.

Les prix d'excellence du CCAE récompensent chaque année les réalisations les plus remarquées dans différents domaines, notamment celui des relations avec les diplômés.

Recherche en génétique

Découverte de trois gènes de prédisposition à la maladie de Crohn

Les découvertes du Dr John Rioux ouvrent de nouvelles pistes en pharmacothérapie

Un pas important vient d'être franchi dans la lutte contre la maladie de Crohn, cette terrible affection intestinale inflammatoire qui, avec la colite, touche près de 170 000 Canadiens. Un consortium de 25 chercheurs canadiens et américains, dirigé par le Dr John Rioux, de la Faculté de médecine, vient en effet de mettre au jour trois gènes prédisposant à la maladie de Crohn. Les résultats de ces travaux, effectués dans six centres de recherche au Canada et aux États-Unis, seront publiés dans le numéro de mai de *Nature Genetics* et sont déjà accessibles dans l'édition en ligne de la revue.



John Rioux

Meilleure connaissance des mécanismes en cause

Les travaux qui ont conduit à la découverte des gènes en question – soit les gènes PHOX2B, NCF4 et ATG16L1 – ont nécessité l'analyse de 300 000 variantes génétiques. « Ces 300 000 variantes, sur 10 millions repérées dans le génome humain, sont connues pour être de bons marqueurs de l'ensemble du génome par la quantité de l'information qu'elles livrent », précise le chercheur.

Il attribue par ailleurs une partie du succès obtenu à une technologie de pointe qui a permis d'analyser autant de données simultanément, et ce, sur 1000 patients et 1000 sujets témoins. Les résultats ont par la suite fait l'objet d'une confirmation auprès de 4000 autres personnes.

Aux trois gènes détectés s'en ajoute un quatrième – le gène IL23R –, que d'autres travaux récents du Dr Rioux ont révélé. La méthode utilisée par son équipe a en outre permis de confirmer qu'un premier gène connu comme étant un facteur de risque – le gène CARD15 – est bel et bien lié à la maladie de Crohn. L'équipe a également désigné deux régions du génome où sont situés d'autres facteurs de risque mais sans avoir pu cerner de gènes précis.

Selon le professeur Rioux, ces découvertes mettent en évidence de nombreux mécanismes biologiques dont on ignorait auparavant l'incidence dans la maladie de Crohn. « Par exemple, l'identification du gène PHOX2B peut signifier que les cellules neuroendocrines de l'épithélium intestinal jouent un rôle dans cette affection, explique-t-il. L'identification du gène NCF4 indique pour sa

part que la production de protéines intervenant dans la réponse immunitaire antimicrobienne par la production d'oxygène réactif peut entraîner un risque de souffrir de la maladie de Crohn. »

Quant à l'association de l'affection avec le gène ATG16L1, elle apporte des données additionnelles sur le fait que la réaction d'une personne aux microbes influence sa prédisposition à la maladie de Crohn. Ce gène exerce une action essentielle dans le processus de l'autophagie, par lequel une cellule détruit ses composantes usées et élimine certaines bactéries pathogènes. Les chercheurs croient que la variation génétique en cause modifie ce processus, ce qui se traduit par une persistance accrue de composantes cellulaires et bactériennes qui auraient dû être détruites.

Les chercheurs s'attendent à ce que leurs découvertes permettent de mieux comprendre la maladie sur le plan biologique et conduisent à déterminer de nouvelles cibles pour la mise au point de meilleures pharmacothérapies.

En plus des affections s'attaquant à la flore intestinale et à l'autophagie, le tabagisme serait un facteur augmentant le risque d'être atteint de la maladie de Crohn. Le Dr Rioux est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en génétique et en médecine génomique de l'inflammation et directeur du Laboratoire de génétique et médecine génomique de l'inflammation à l'Institut de cardiologie de Montréal. Il est également chercheur associé au Broad Institute du Massachusetts Institute of Technology, à Harvard.

Daniel Baril

Affaires universitaires

Le Fonds de dotation est en bonne santé financière

La valeur marchande du Fonds atteint les 144 M\$

Les chiffres du dernier exercice financier de l'UdeM témoignent de la générosité des donateurs envers l'Université et de la bonne performance du Fonds de dotation. Au 31 décembre 2006, l'actif s'élevait à 143,6 M\$ par rapport à 121,2 M\$ à la même date l'an dernier. Le Fonds affiche par ailleurs un taux de rendement annualisé de 15,05 % sur un an, ce qui laisse dire au directeur de la division Trésorerie et gestion des risques à la Direction des finances, Yves Cloutier, que « 2006 fut une très bonne année ».

La remarquable performance du Fonds est également confirmée par la firme RBC-Services internationaux, qui le classe au 19^e rang centile de l'ensemble des fondations et des fonds de dotation qu'elle évalue tous les ans.

Selon les prévisions à long terme, le comité de gestion du Fonds de dotation dépasse même son objectif. Le taux de rendement annualisé sur 10 ans est actuellement de 7,4 %. Année après année, le comité vise un rendement égal ou supérieur à 7 %. Ce pourcentage représente le taux d'inflation, estimé à 2 %, additionné à la

politique de distribution, qui alloue 5 % de la valeur marchande du Fonds aux utilisations et affectations prévues, comme les bourses, les chaires ou les acquisitions des bibliothèques.

L'actif total du Fonds de dotation de l'UdeM occupe la 19^e place du classement canadien des universités, quelques rangs devant l'Université Laval, mais loin derrière l'Université McGill, qui arrive bonne troisième. Elle est cependant en tête des universités francophones. Ces résultats proviennent d'une enquête menée en 2005 par l'Association canadienne du personnel administratif universitaire sur les placements des caisses de retraite et des fonds de dotation. « Mais ce palmarès ne donne pas une image juste de la situation, rappelle M. Cloutier. Nous excluons dans le calcul les fonds de dotation de HEC Montréal et de l'École polytechnique, contrairement à McGill, qui prend en compte ceux de ses établissements affiliés. »

Quelques changements

« Depuis que nous avons franchi le cap des 100 M\$, la valeur du Fonds monte en flèche », souligne Yves Cloutier, qui est également secrétaire du comité de gestion du Fonds de dotation depuis près de huit ans. Afin de toujours mieux assurer la croissance de ses avoirs, le groupe a récemment modifié sa composition afin d'accueillir cinq membres de l'ex-

térieur reconnus pour leur expertise en matière de gestion de placements pour des fondations et des caisses de retraite. On compte en outre sur ces nouveaux venus pour gagner d'autres donateurs à la cause universitaire.

À cours des prochains mois, le comité se penchera sur la révision de la politique de distribution des revenus et sur celle de la politique de placement des actifs du Fonds. « Ces modifications garantiront la protection du capital et l'équité intergénérationnelle, explique M. Cloutier. Un des défis des gestionnaires du Fonds est de maintenir au fil des ans les mêmes revenus afin que tous puissent en bénéficier également. »

Marie Lambert-Chan



Yves Cloutier

Assemblée universitaire

Questions d'espace

Des membres de l'AU s'interrogent sur le manque d'espace, qui fait pourtant consensus dans les unités



Luc Vinet

Il a beaucoup été question d'espace à la réunion de l'Assemblée universitaire (AU) du 16 avril. L'espace à vendre, l'espace acheté et l'espace manquant. Et à certains qui doutaient de l'importance des besoins en espace, la direction a répondu en leur demandant s'ils entendaient la voix de leurs collègues.

« J'ai de la difficulté à mettre sur un même plan les points de vue que certains dirigeants syndicaux présentent comme étant l'avis général et ce que j'entends », a lancé le recteur, Luc Vinet, après qu'un membre eut implicitement remis en question l'évaluation des besoins en espace par l'Université.

L'UdeM évalue à 70 000 m² les besoins en espace, alors que le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) les évalue à 39 000 m².

« Il n'y a qu'une seule faculté qui ne s'est pas plainte du manque d'espace, et c'est la Faculté de pharmacie, qui est dans un pavillon tout neuf ! » a témoigné le vice-recteur exécutif, Guy Breton, qui reçoit des dizaines de courriels chaque jour sur les problèmes d'espace des uns et des autres.

Par ailleurs, la Direction des immeubles, qui a communiqué avec toutes les unités afin de connaître leur situation, ne conteste pas non plus l'existence des problèmes d'espace.

Pour sa part, Pierre Simonet, vice-provost et vice-recteur à la planification, a rappelé que « les espaces officiellement normés » ne prennent en considération que le volet de l'enseignement. « En 2002, le MELS a modifié ses critères et 16 000 m² associés à la recherche ont disparu », a-t-il rappelé.

Le 1420, boulevard Mont-Royal

Plus tôt, M. Breton avait présenté à l'Assemblée des données sur l'achat et les rénovations du pavillon situé au 1420, boulevard Mont-Royal, que l'Université a finalement décidé de vendre.

L'édifice, acquis en octobre 2003 pour 15 M\$, a entraîné des couts d'aménagement de 18 M\$ entre août 2004 et janvier 2007. Au moment de l'achat, l'Université prévoyait qu'il en coûterait 40 M\$, en plus des 15 M\$ versés, pour réaménager le bâtiment. Aujourd'hui, « nous en sommes à 100 M\$ et plus », a expliqué M. Breton en invoquant la hausse des couts dans l'industrie de la construction, le fait que l'inspection de l'immeuble n'avait pas été achevée et la triple révision des plans et devis, des changements nombreux et onéreux ayant été demandés une fois la première évaluation terminée.

La mise aux normes d'un édifice datant de 1920 est une entreprise très coûteuse, a indiqué M. Breton. « Nous serons bientôt prêts à la mettre sur le marché. »

Paule des Rivières

Un don en anthropologie



Une rencontre soulignant le don de Michel Sabourin à la collection ethnographique du Département d'anthropologie a eu lieu le jeudi 5 avril. Le Département d'anthropologie hérite ainsi de plusieurs magnifiques statuettes de l'époque précolombienne. De gauche à droite : Guy Berthiaume, vice-recteur au développement et aux relations avec les diplômés ; Pierrette Thibault, directrice du Département d'anthropologie ; Michel Sabourin, directeur du Département de psychologie ; Louise Paradis, professeure au Département d'anthropologie ; et Joseph Hubert, doyen de la Faculté des arts et des sciences.

PHOTO : NADINE KHAIRALLAH

Défi scientifique

L'essence et les sens de la mémoire

Le 29^e symposium international du GRSNC se penche sur la mémoire et ses mystères

Tout un défi attend les participants du 29^e symposium international du Groupe de recherche sur le système nerveux central (GRSNC), qui se déroulera les 14 et 15 mai prochain : ils tenteront de cerner quelle est « l'essence de la mémoire », thème qui constitue l'un des 25 défis scientifiques des 25 prochaines années, selon le magazine *Science*.

Le thème de la rencontre aurait pu tout aussi bien être « les sens de la mémoire », tellement cette faculté revêt de multiples facettes. On parle en effet de mémoire immédiate et de mémoire à long terme, de mémoire sensorielle et de mémoire émotionnelle, de mémoire déclarative et de mémoire procédurale, de mémoire épisodique, de mémoire sémantique et de mémoire de travail, sans compter la mémoire défaillante !

Ce que nous appelons « mémoire » est la trace laissée dans nos réseaux de neurones par nos expériences quotidiennes et nos apprentissages. « Chaque type de mémoire repose sur plusieurs processus relevant de plusieurs parties du cerveau et les mécanismes d'emmagasinage de l'information sont différents », souligne Jean-Claude Lacaille, professeur au Département de physiologie et l'un des organisateurs du symposium.

La mémoire à court terme, par exemple, met à contribution le lobe préfrontal alors que la mémoire à long terme loge dans le cortex temporal et dans l'hippocampe. Quant à la mémoire procédurale, qui nous permet de nous rappeler comment faire de la bicyclette sans qu'on ait besoin d'y penser, elle est plutôt associée au cervelet et au cortex moteur. L'information peut en outre passer d'un centre à un autre.

Le but du symposium est d'assurer l'échange des connaissances entre les différentes disciplines des neurosciences afin de faire le point sur où, quand et comment est encodée l'information à la base de la mémoire. La problématique sera abordée sous quatre angles d'analyse : les mécanismes



Jean-Claude Lacaille et Vincent Castellucci

moléculaires de la mémoire, la plasticité des connexions synaptiques, les modèles animaux et le comportement humain.

Mémoire consciente et inconsciente

Avant l'arrivée des appareils d'imagerie cérébrale, le cerveau était une boîte noire dont il fallait déduire les mécanismes de fonctionnement par l'observation de sujets atteints de lésions cérébrales. « Nous pouvons maintenant regarder directement ce qui s'y passe pendant le processus de mémorisation », affirme Vincent Castellucci, vice-doyen adjoint à la Faculté de médecine et autre organisateur du symposium. Nous en savons beaucoup sur la mémoire déclarative, mais cette facette ne représente qu'une très petite partie de la mémoire. »

« Pendant que je vous parle, votre cerveau se transforme, mentionne le professeur Castellucci. Les connexions synaptiques sont modifiées par ce que vous entendez. »

La mémoire déclarative, ou explicite, est une composante de la mémoire à long terme ; elle désigne le souvenir conscient des faits et des choses, soit toute information qu'on peut retrouver assez facilement. Mais ces souvenirs, même vifs, sont toujours des reconstructions : ils ne sont pas stockés comme des dossiers dans un ordinateur, mais procèdent d'une recombinaison d'éléments encodés dans diverses parties du cerveau. C'est pourquoi la mémoire nous joue souvent de vilaines tours.

Par ailleurs, si le rôle de la mémoire est de nous permettre de savoir ce qui est important pour assurer notre survie, il n'est pas nécessaire que toute information soit accessible à la conscience, fait valoir Jean-Claude Lacaille.

Plasticité et fixation

Le processus de base de la mémorisation repose sur la plasticité des synapses. « Pendant que je vous parlez, votre cerveau se transforme, mentionne le professeur Castellucci. Les connexions

synaptiques sont modifiées par ce que vous entendez et ces modifications peuvent durer quelques minutes ou toute la vie selon l'importance que vous y accordez. »

Des dizaines de fois par seconde, les extrémités de nos neurones libèrent des neurotransmetteurs captés par les récepteurs des autres neurones. Comme l'ont montré les travaux de Vincent Castellucci, ces récepteurs sont en perpétuelle transformation. La quantité de neurotransmetteurs émis, la quantité de récepteurs produits et l'affinité entre les deux feront la différence entre un souvenir tenace et un oubli.

La mémoire à long terme fait aussi intervenir d'autres processus. « Elle nécessite la production de protéines particulières dans l'hippocampe », précise Jean-Claude Lacaille. Ses travaux sur le sujet, qui révèlent comment ces protéines permettent de passer de la mémoire à court terme à la mémoire à long terme, viennent d'être rapportés dans le numéro du 6 avril de la revue *Cell*.

Vincent Castellucci a lui aussi contribué à l'avancement des connaissances sur les différents processus de mémorisation par ses travaux sur l'aplysie, un escargot de mer. « Il y a une grande unité dans les fonctions de mémorisation, que ce soit chez la drosophile, la souris, l'aplysie ou l'être humain, d'où l'utilité des modèles animaux, dit-il. La grammaire de base qui règle la transmission des messages est la même et son rôle est de nous permettre d'apprendre comment nous nourrir, qui sont nos ennemis et qui sont nos amis. »

Evidemment, la capacité d'apprentissage de l'être humain est plus grande que celle de la drosophile. En plus d'assurer la survie, l'aspect conscient de la mémoire chez l'humain lui permet de transmettre son savoir aux autres. Selon le professeur Castellucci, cette habileté hautement développée aurait favorisé le succès évolutif de l'*Homo sapiens*, qui a survécu aux autres hominidés.

Outre les professeurs Lacaille et Castellucci, Sylvie Belleville, du Département de psychologie, et Wayne Sossin, de l'Université McGill, ont participé à l'organisation du symposium. La rencontre est mise sur pied conjointement avec le groupe des Instituts de recherche en santé du Canada sur la transmission synaptique et la plasticité. Le programme peut être consulté sur le site <www.grsnc.umontreal.ca>.

Recherche en psychologie

L'incapacité de production musicale est aussi en cause dans l'amusie

Des enfants non diagnostiqués amusiques s'avèrent incapables de reproduire des chansonnettes

Personne, croit-on, ne peut rester insensible au charme des sonates de Chopin ou au rythme enlevant des opéras de Mozart. Personne, sauf les amusiques. Les amusiques souffrent de cet étrange déficit de perception, appelé « amusie », qui les rend incapables d'apprécier la musique et de la reproduire, alors que toutes leurs fonctions auditives et langagières sont intactes.

« Pour eux, la musique, c'est comme du chinois ou des sons sans aucun sens, parfois désagréables ou même agressants », affirme Marie-Andrée Lebrun, étudiante au doctorat au Département de psychologie.

Selon les rares données sur le sujet, ce trouble affecterait autour de quatre pour cent de la population. Mais, selon l'étudiante, ce taux serait probablement sous-estimé parce qu'il y a peu de dépistage effectué. Dans un groupe de 57 enfants âgés de sept et huit ans, elle en a dépisté quatre, sans compter cinq « piétres chanteurs », qui présentent des symptômes d'amusie.

Une corrélation élevée

Sous la direction de la professeure Isabelle Peretz, Marie-Andrée Lebrun a voulu savoir si le chant pouvait être un outil permettant de repérer les enfants amusiques. Dans un premier temps, elle a demandé à chacun des 57 enfants de chanter deux comptines connues, *Ah! vous dirais-je maman* et *Fais dodo*, puis de les reproduire uniquement avec l'air et sans les paroles. Cette deuxième tâche est nécessaire puisqu'il est possible que les mots du langage interfèrent avec la simple production musicale.

Le même exercice a été refait avec deux autres chansonnettes que les enfants entendaient pour la première fois. Trois juges ont par la suite estimé la rythmicité et la justesse des notes de ces huit productions.

Dans un deuxième temps, les enfants ont été évalués à l'aide des outils habituels de détection de l'amusie et portant sur la mélodie, le rythme et la mémoire. Marie-Andrée Lebrun a par la suite comparé l'évaluation par les juges

de la production musicale avec les résultats des tests sur l'amusie.

« La corrélation entre les deux mesures a été 0,70 », déclare-t-elle, tout en mentionnant qu'elle s'attendait à cette corrélation élevée.

Amusie de production

L'analyse des données a en outre révélé deux aspects jusqu'ici méconnus. « Certains des enfants amusiques n'ont pas réussi à reproduire les chansonnettes inconnues sans paroles mais y sont parvenus assez bien dans le cas des chansons connues », précise l'étudiante. Le chant n'est donc pas en soi un bon test pour détecter l'amusie si la chanson est connue. »

Marie-Andrée Lebrun a voulu savoir si le chant pouvait être un outil permettant de repérer les enfants amusiques.

Par ailleurs, cinq enfants n'ayant pas été diagnostiqués amusiques par les tests se sont avérés d'autant mauvais chanteurs que les amusiques, étant tout aussi incapables de reproduire les comptines. « Ainsi il n'y a pas que la perception musicale qui est en cause dans l'amusie ; il y a aussi la production », en conclut la chercheuse.

À son avis, cela pourrait expliquer pourquoi certaines personnes sont convaincues de reproduire très justement une chanson jusqu'à ce qu'elles réalisent la médiocrité de leur performance lorsqu'elles s'écoutent sur enregistrement. Dans leur cas, ce serait le processus de production musicale qui serait touché puisqu'elles se rendent compte, à l'écoute, des fausses notes.

« Ce sont des amusiques de production », indique Marie-Andrée Lebrun. Elle estime par conséquent que des mesures de production musicale devraient être ajoutées aux tests de dépistage de l'amusie.

La chercheuse poursuit ses travaux avec le même groupe d'enfants afin de déterminer si l'amusie peut être diminuée par un programme d'entraînement musical adapté à leur difficulté particulière. Ce projet lui a valu une bourse d'études du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada.

Daniel Baril



Certaines personnes sont persuadées qu'elles chantent juste... jusqu'au moment où elles entendent leur voix. Marie-Andrée Lebrun a une explication au phénomène.



Il y a une grande unité dans les fonctions de mémorisation, que ce soit chez la drosophile, la souris ou l'être humain.

Daniel Baril

Anniversaire historique

L'histoire de HEC Montréal exposée au musée McCord

L'école de gestion célèbre ses 100 ans

Première école de gestion du Canada à voir le jour en 1907, HEC Montréal souligne son centenaire en présentant au public montréalais une exposition au musée McCord. On peut y suivre la progression de l'enseignement de la gestion grâce à des documents d'archives, des photos, des objets et des œuvres d'art. « Notre défi était de trouver une façon de rendre cette exposition visuellement intéressante, explique Geneviève Lafrance, coordonnatrice aux expositions. Après avoir exploité le potentiel des archives de l'École, nous avons agrémenté les vitrines de pièces issues de nos collections. »

En cinq dates importantes (1886, 1907, 1916, 1938 et 2007), le visiteur est plongé dans les contextes politiques et économiques qui ont marqué l'évolution de l'École. Des dizaines d'artéfacts témoignent de ces différentes époques.



La muséologue Geneviève Lafrance a travaillé à l'exposition HEC Montréal : déjà 100 ans, présentée au musée McCord de Montréal jusqu'au 5 août.

Les relations entre anglophones et francophones sont indissociables de l'histoire de HEC Montréal. En effet, c'est à la Chambre de commerce du district

de Montréal, fondée par des francophones insatisfaits de la place qu'on leur réserve à l'intérieur du Montreal Board of Trade, qu'on doit l'étincelle de départ. Dès la fin du 19^e siècle, des entrepreneurs francophones sentent l'urgence de « relever le niveau des études commerciales dans notre province », pour reprendre l'expression de Damase Parizeau. Ces entrepreneurs s'entendent pour dire que la meilleure façon d'y arriver passe par la formation.

Le 14 mars 1907, le gouvernement du Québec, dirigé par Lomer Gouin, adopte la loi créant la Corporation de l'École des hautes études commerciales de Montréal (rebaptisée depuis HEC Montréal). Il s'agit du premier établissement d'enseignement supérieur de commerce au Canada et de l'un des premiers en Amérique du Nord. Parmi ses particularités : il est complètement indépendant de l'Église catholique, qui occupe presque tout le terrain de l'éducation.

Bâtisseurs

L'exposition fait une large place aux bâtisseurs de HEC Montréal, de son premier « principal », Auguste-Joseph de Bray (il a 33 ans et touche un salaire de 3500 \$), à son directeur actuel, Michel Patry. Aussitôt nommé, M. de Bray affirme son objectif : « Établir un institut analogue à ceux d'Europe, en prenant à chacun ce qu'il y a de meilleur. »

Pour recruter des professeurs, les responsables se tournent vers le vieux continent. On compte aussi beaucoup sur un avocat québécois de 26 ans qui fera une carrière remarquable : Édouard Montpetit. L'École l'aidera à se perfectionner à Paris à condition qu'il revienne enseigner à Montréal.

Il faudra attendre 1910 pour que les premiers cours soient donnés. Et dans des conditions lamentables. « Le sol est instable, l'entrepreneur traîne, le budget a été sous-évalué, le mobilier n'est pas prêt... L'enseignement, qui de-



L'ancêtre de la calculatrice : une « machine à additionner ».

vait commencer à l'automne 1909, débute un an plus tard, au milieu des coups de marteau et sans même de luminaires pour éclairer les derniers cours ! » peut-on lire sur une vignette de l'exposition. Cette année-là, 32 étudiants sont inscrits.

Aujourd'hui, à l'école de gestion, plus de 12 000 étudiants de toutes les origines suivent 35 programmes allant du baccalauréat au doctorat. Et l'on compte plus de 57 000 diplômés de l'établissement partout dans le monde. En octobre 2006, HEC Montréal figurait parmi les 10 meilleures écoles internationales offrant un MBA, selon le magazine américain *BusinessWeek*.

Trois immeubles

Les trois immeubles ayant abrité l'École des hautes études commerciales témoignent de son rapport avec la société. De style beaux-arts, le premier bâtiment, situé rue Viger, est orné d'une sculpture représentant les armoires de l'École et accueille un étonnant musée commercial et industriel. Aujourd'hui, cet édifice appartient à Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Le deuxième immeuble, à l'intérieur du campus de l'Université de Montréal, sur le flanc du mont Royal, est digne d'un style architectural appelé brutaliste. « L'École de l'avenue Decelles en impose par ses énormes volumes austères, parés de panneaux de béton préfabriqué striés et texturés, créant une impression de masse anonyme, d'une robuste prestance », comme on peut le lire dans *100 ans d'innovation*, paru récemment aux Presses de HEC Montréal.

Ouvert en 1996, le bâtiment actuel, qui donne sur le boulevard Édouard-Montpetit, est l'œuvre de l'architecte Dan Hangau. Impressionnant, cet édifice lumineux s'intègre à la géographie locale. Même s'il a fallu couper des arbres pour l'ériger, la nature y demeure très présente, car on l'aperçoit par les nombreuses fenêtres.

Mathieu-Robert Sauvé



En 1946, Alma Lepage devient la première étudiante à obtenir un diplôme de l'École des hautes études commerciales de Montréal. Une chaussure témoigne de la mode féminine de l'époque.

Un timbre pour HEC Montréal

Le 26 mars dernier, Postes Canada a souligné le centenaire de HEC Montréal en lançant un timbre sur lequel figure la devanture du premier édifice de l'École, rue Viger. Le timbre reproduit les armoires de l'établissement et une bande vertica-

le qui évoque ses couleurs, soit le rouge et le jaune. Denis L'Allier, concepteur, et le photographe Guy Laviguerre « ont su capter dans une même vignette l'histoire et le génie de l'École », peut-on lire sur le site de la société d'État.



CEB 20 ans déjà!

Les Retrouvailles

Le doyen de la Faculté de l'aménagement, monsieur Giovanni De Paoli et monsieur Jean-Claude Marsan, responsable de l'option Conservation de l'environnement bâti de la M. Sc. A. Aménagement ont le plaisir de vous inviter aux Retrouvailles des diplômés du programme de maîtrise en Conservation de l'environnement bâti (anciennement la maîtrise Rénovation, restauration et recyclage, dite 3R)

Nous profiterons de cette occasion pour échanger sur les besoins de la formation dans le domaine de la conservation avec un panel constitué de diplômés du programme :

- madame Caroline Dubuc, conseillère en aménagement, Conseil du patrimoine de Montréal
- madame Christiane Lefebvre, consultante en conservation du patrimoine
- monsieur Jocelyn Groulx, directeur, Fondation du patrimoine religieux du Québec
- monsieur Jacques Bénard, consultant en développement urbain, Verreault Bénard conseil

Un vin d'honneur sera ensuite servi.

Le mardi, 1er mai 2007 à partir de 13h30

Pavillon de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal
2940, chemin de la Côte-Sainte-Catherine (métro Université de Montréal)
(amphithéâtre 1120)

RSVP avant le 27 avril

auprès de Claudine Déom, professeur adjoint, École d'architecture au (514) 343-6091 ou claudine.deom@umontreal.ca

Bienvenue à tous!

Recherche en audiologie

Surprise : les éoliennes sont bruyantes

Les éoliennes connaissent une popularité grandissante. Des chercheurs se penchent sur des aspects moins connus de leur impact

Leur énergie est propre et elles contribuent au développement économique de régions fragiles. Mais les éoliennes n'ont pas que des qualités : elles font du bruit. À la demande de Santé Canada, Tony Leroux, professeur à l'École d'orthophonie et d'audiologie, effectue une étude sur le phénomène, encore peu documenté.

« Plusieurs facteurs colorent la perception des gens, prévient M. Leroux. Pour plusieurs, il est difficile de s'opposer publiquement à une énergie considérée comme verte. »

Il y a actuellement au Québec deux grands parcs éoliens : celui de Cap-Chat, en Gaspésie, où il y a peu d'habitants mais de beaux paysages, compte 76 éoliennes et celui de la région de Matane, où les habitants sont plus nombreux, en comprend 57. Depuis l'an dernier, Baie-des-Sables a aussi son parc. Mais ce n'est là qu'un début, semble-t-il, puisque dès l'automne le nombre d'éoliennes pourrait quadrupler, le gouvernement québécois devant clore les appels d'offres à ce moment-là.

Peu de gens le savent, mais les pales des éoliennes émettent un sifflement, un « swish swish » constant au contact du vent. Lorsqu'elles passent près de la tour les supportant, elles font entendre un autre bruit. Pour M. Leroux et son équipe, il s'agit de mesurer deux choses, soit la qualité du sommeil et la gêne des résidants aux alentours.

Les quelques recherches menées – dans les pays scandinaves – font état d'« un sentiment de gêne significatif pour une proportion relativement importante de la population exposée, lorsque les niveaux atteignent 35 dB à l'extérieur », peut-on lire dans le sommaire de l'étude présentée par M. Leroux et son collègue Jean-Pierre Gagné.

Nos éoliennes sont également plus puissantes que les premiers prototypes, donc plus bruyantes. De plus, elles produisent un effet stroboscopique dans les habitations qui peut devenir irritant à la longue. En effet, les pales, installées à 150 m du sol, font de l'ombre à une hauteur qui varie en fonction des saisons.



Belles et silencieuses, les éoliennes ? Cela dépend à qui l'on pose la question.

Rencontre en Gaspésie

Au cours de l'hiver, les chercheurs se sont rendus en Gaspésie et ont rencontré les divers intervenants liés à ce dossier, les mettant en présence les uns et les autres. « Cette discussion n'avait pas eu lieu. Notre arrivée a provoqué des échanges animés », témoigne Tony Leroux. À l'issue de ces rencontres, les chercheurs ont pu concevoir un questionnaire destiné à évaluer la perception qu'ont les résidants de leur environnement, climat sonore compris. Les entrevues avec les habitants se sont réalisées durant l'été.

Dans certains villages, l'installation des éoliennes a provoqué l'isolement des opposants, critiqués pour avoir protesté contre le développement économique de la région.

Des tensions sont en outre perceptibles lorsque des maires acceptent de voir s'élever des éoliennes sur leur terrain et, de ce fait, reçoivent des redevances.

D'ailleurs, les réactions des résidants à l'égard des éoliennes varient selon qu'ils reçoivent ou non des redevances. Le gouvernement dédommage les propriétaires dont les terrains accueillent des éoliennes.

L'importance des redevances – qui n'est pas la même à Cap-Chat qu'à Matane ou à Baie-des-Sables – entre en jeu, mais il y a aussi le fait que certains habitants subissent l'impact des éoliennes érigées juste à côté de leur maison mais sans en retirer aucun avantage puisqu'elles ne sont pas sur leur terrain.

Dans leur travail de préparation, les chercheurs citent une étude de 2003 qui se penche sur le parc éolien Le Nordais : « La contestation s'articule, principalement, autour des impacts négatifs sur le paysage et du bruit potentiel que pourrait engendrer la réalisation du projet. En effet, 44 des 49 opposants recensés ont utilisé l'argument de l'impact négatif sur le paysage alors que 30 d'entre eux ont mentionné le bruit comme irritant potentiel. »

Bref, « il n'est pas facile d'isoler l'effet du bruit des autres répercussions », souligne M. Leroux. Surtout que les éoliennes, dans un contexte où la population est de plus en plus sensible à la préservation de l'environnement, peuvent être vues comme une solution et comme un problème.

La recherche, intitulée « Évaluation des impacts sur la santé des populations vivant à proximité des parcs éoliens », doit prendre en compte à la fois l'intensité sonore des éoliennes, le spectre en fréquence du bruit produit, la durée de la perturbation sonore (qui est fonction des conditions météorologiques) et l'utilisation du sol.

Pauline des Rivières

Recherche en réadaptation

Blessures à la tête : le risque de répétition est élevé



Le retour aux activités normales à la suite d'une blessure à la tête devrait être progressif et conditionné par la disparition complète de tout symptôme.

Les enfants victimes d'un choc à la tête courrent deux fois plus de risques de subir un second traumatisme crânien

Jusqu'ici les chercheurs n'avaient que des témoignages anecdotiques. Maintenant les données le prouvent : les enfants qui ont été victimes d'une commotion cérébrale courrent un plus grand risque d'en subir une autre. Ce risque est presque deux fois plus grand que celui couru par les enfants qui ont été blessés à un membre.

C'est ce que vient de démontrer une étude de Bonnie Swaine, professeure à l'École de réadaptation de la Faculté de médecine, dont les résultats sont parus dans le numéro d'avril de la revue *Pediatrics*. Il s'agirait de la première étude longitudinale apportant des éléments scientifiques à ce sujet.

Selon des données citées par la chercheuse, les blessures à la tête comptent pour 10 % des admissions dans les urgences aux États-Unis. Au Canada, 24 % des blessures chez les enfants se situent à la tête.

Jusqu'à 2,5 fois plus

Bonnie Swaine a compilé l'information recueillie auprès de 10 300 parents dont les enfants, âgés de 1 à 18 ans, ont dû être hospitalisés pour soigner une blessure. Parmi ces enfants, 3600 avaient subi un traumatisme crânio-cérébral, soit une commotion cérébrale, une fracture du crâne, une laceration au visage, une blessure aux yeux ou une fracture de la mâchoire à la suite d'une chute ou d'un choc contre une surface dure.

Les 6700 autres étaient blessés à diverses autres parties du corps. Deux hôpitaux montréalais ont participé à l'étude : le CHU Sainte-Justine et l'Hôpital de Montréal pour enfants.

« Nous avons inclus dans le même groupe tous les enfants ayant subi une blessure quelconque à la tête parce que nous

savons que même une fracture de la mâchoire peut être une cause de commotion cérébrale, explique Bonnie Swaine. Et, dans chacun des cas, les blessures étaient assez importantes pour que l'on conduise l'enfant à l'hôpital. »

On a communiqué avec les parents à deux reprises, soit 6 mois et 12 mois après l'accident. Dans l'ensemble des deux groupes, toutes blessures confondues, 2,4 % des enfants avaient subi une blessure à la tête six mois après le premier accident, taux qui monte à 4 % après un an.

Mais, si l'on isole le groupe d'enfants initialement hospitalisés pour un traumatisme crânien, la proportion de ceux qui ont été une seconde fois blessés à la tête est de 3,2 % après six mois et de 5,5 % après un an. Certains de ces enfants ont même subi trois blessures à la tête.

Les enfants qui se blessent à la tête s'adonnent peut-être à des activités à risque, activités qu'ils poursuivent même après un premier accident.

« Le ratio entre les deux groupes est de 1,55, ce qui signifie que les enfants ayant déjà subi une blessure à la tête sont presque deux fois plus à risque d'en subir une autre que les enfants qui ont été victimes d'autres types de blessures, souligne la chercheuse. Chez ceux blessés deux fois à la tête, le risque qu'ils soient blessés une troisième fois est 2,5 fois plus élevé. Ce sont les garçons âgés de moins de cinq ans qui sont les plus susceptibles de l'être. »

Causes mal connues

Les causes de ces blessures répétées ne sont pas bien connues et l'étude ne permet pas de les tirer au clair. Bonnie Swaine voit toutefois deux explications possibles : d'une part, les enfants qui se blessent à la tête s'adonnent peut-être à des activités à risque, activités qu'ils poursuivent même

après un premier accident ; d'autre part, la chercheuse n'exclut pas la possibilité qu'une première commotion perturbe les réflexes telle la rapidité et des habiletés comme l'équilibre, rendant ainsi les victimes plus à risque de rechute.

À son avis, il est très important d'intervenir adéquatement auprès de ces jeunes. « Les conséquences des traumatismes crâniens sont nombreuses, signale-t-elle. Ils occasionnent des maux de tête, des vertiges, des vomissements, des pertes de mémoire et de l'irritabilité. Pour ces enfants, le retour à l'école est très difficile et ils ont de la difficulté à se concentrer, d'où des problèmes ou des retards d'apprentissage. »

Après un premier traumatisme, elle recommande d'éviter l'usage de l'ordinateur et l'écoute de la télévision pendant au moins un mois, même si elle convient que cela est très difficile pour de jeunes enfants. Le port d'un casque protecteur devrait par ailleurs être envisagé dans certains cas.

Son étude montre en outre que cette période sans participation aucune à des activités risquées pendant un mois, à laquelle on astreint les victimes de commotion cérébrale, est loin d'être suffisante puisque les traces du choc à la tête subsistent bien au-delà de ce délai. Le retour aux activités normales devrait être progressif et conditionné par la disparition complète de tout symptôme.

Daniel Baril



Bonnie Swaine

Recherche en génomique

Décryptage du génome du macaque

Miklós Csürös, du Département d'informatique et de recherche opérationnelle, a participé à ces travaux rapportés dans *Science*

Les chercheurs disposent maintenant d'un nouveau modèle qui leur sera fort utile dans l'étude du génome humain : ils peuvent en effet faire des comparaisons triangulées grâce au décodage du génome du macaque rhésus, qui vient s'ajouter à celui du chimpanzé, réalisé en 2005.

Une véritable armée de 170 chercheurs rattachés à 35 centres de recherche de partout dans le monde a participé à cette opération d'envergure dont les résultats ont été publiés dans la revue *Science* du 13 avril. Parmi ces chercheurs se trouve Miklós Csürös, professeur au Département d'informatique et de recherche opérationnelle et spécialiste du Pooled Genomic Indexing, l'une des méthodes de séquençage ayant servi à ce décodage.

« La méthode consiste à insérer dans une bactérie des fragments d'ADN afin de les multiplier par clonage bactérien et à analyser ces clones dans des expériences combinatoires, explique le professeur. Cela permet de construire des cartes comparatives pour observer les réarrangements génomiques entre diverses espèces, dans ce cas-ci l'être humain, le chimpanzé et le macaque. »

Près de 16 500 clones bactériens, contenant chacun de 150 000 à 200 000 nucléotides du macaque – pour un total d'environ trois milliards de bases –, ont ainsi été analysés. La carte comparative produite par le professeur Csürös a permis de détecter et de valider des réarrangements ainsi que d'achever le séquençage de certaines régions ciblées du génome du macaque.

Sept pour cent de différence
Les résultats de l'ensemble des travaux montrent une différence de sept pour cent entre le génome humain et celui du macaque, comparativement à une différence génétique de un à deux pour cent entre l'être humain et le chimpanzé. Dans l'histoire de l'évolution, l'ancêtre commun à l'*Homo sapiens* et au chimpanzé remonte à 4 ou 8 millions d'an-

nées, alors que l'ancêtre commun aux humains, aux chimpanzés et aux macaques remonte à 25 millions d'années.

Malgré cet éloignement temporel, le macaque est considéré comme l'un de nos plus proches parents et c'est pourquoi on recourt fréquemment à cet animal dans les recherches biomédicales allant du vieillissement aux maladies cardiovasculaires en passant par les infections comme le sida.

« Parce qu'il est utilisé dans la recherche médicale, il est important de connaître les différences génétiques entre ce primate et nous », souligne Miklós Csürös. Les résultats du séquençage ont justement révélé des différences notables dans les gènes liés au système immunitaire. »

L'éloignement génétique entre l'humain et le macaque permet un regard sur l'évolution que le chimpanzé ne permettait pas parce que son génome est trop près du nôtre. En possédant un troisième point de comparaison plus éloigné, il est maintenant possible de déterminer dans quel sens se sont opérées les différences entre nos deux espèces et de savoir si les changements sont survenus au cours de l'évolution humaine ou durant celle du chimpanzé.

Grâce à ces comparaisons, on pourra en outre mieux comprendre la fonction de chacun de nos gènes. « Lorsque des sections d'ADN sont très semblables d'une espèce à l'autre, c'est qu'elles représentent des avantages adaptatifs forts qui ont été conservés au fil de l'évolution », souligne le chercheur. Des modifications importantes chez l'une ou l'autre des espèces peuvent être pour leur part des indicateurs d'une nouvelle adaptation ou d'une faiblesse propre à l'espèce. »

Avant de déchiffrer le génome du macaque, les chercheurs ne possédaient que celui du chien ou du rat – des espèces dont notre branche évolutive s'est séparée il y a entre 65 et 85 millions d'années – pour établir de telles comparaisons triangulées.

Le coordonnateur de l'équipe de recherche de ce décodage est le professeur Richard Gibbs, du Collège de médecine Baylor, à Houston, qui a été l'un des principaux chercheurs engagés dans le projet Génome humain. Miklós Csürös avait déjà travaillé de près avec le professeur Gibbs, ce qui l'a amené à collaborer à ce projet de séquençage génomique du macaque. Le magazine *Science* a produit un dossier spécial sur ce sujet accessible au public sur le site <www.sciencemag.org>.

Daniel Baril

Santé publique et anthropologie

La maladie du sucre à Tahiti : pour un décodage culturel de la souffrance

Geneviève Imbert-Berteloot
a exploré la souffrance de Polynésiens diabétiques en analysant la représentation de leur maladie recueillie dans leur langue maternelle



Prolonger son regard derrière l'image de paradis qu'offre, à première vue, Tahiti.

Geneviève Imbert-Berteloot a mené ses travaux de doctorat dans le cadre le plus enchanteur qui soit : Tahiti. Le soleil, les plages de sable blanc et les cocotiers ne sont pourtant qu'un miroir aux alouettes pour l'anthropologue qui a observé comment des Polynésiens autochtones atteints du diabète de type 2 vivaient leur maladie.

« Ces années de terrain dans la zone urbaine de Tahiti m'ont effectivement éloignée de cette magie et de ce rêve associés à cette destination qualifiée d'"île mythique" », déclare-t-elle.

« On peut s'interroger sur la légitimité d'une recherche qui s'intéresse aux problèmes de santé d'un peuple minoritaire résidant dans une poussière d'île de la Polynésie française », concède d'emblée la docteure en santé publique et en anthropologie (UdeM-Bordeaux 2). Peu de recherches sur le diabète de type 2 peuvent toutefois se targuer d'avoir été poursuivies dans une langue vernaculaire comme l'a fait Mme Imbert-Berteloot.

Dans plus de la moitié des cas étudiés par Mme Imbert-Berteloot, les Polynésiens subissent ou nient leur maladie, comme si elle relevait de l'épreuve divine.

En conversant en tahitien, l'anthropologue a pu analyser comment 30 Polynésiens diabétiques se représentent leur maladie. Cette étude inédite a permis de comprendre pourquoi la « maladie du sucre » fait tant de ravages dans la communauté autochtone, alors que tous les Polynésiens ont accès à un système de santé adéquat. La recherche a surtout mis en relief l'importance d'une approche sanitaire plus humaine afin d'améliorer la communication entre le patient et son médecin.

Décalage culturel

La Polynésie française, une collectivité d'outre-mer, bénéficie d'une autonomie garantie par la France. L'influence colonialiste subsiste cependant. « On constate un décalage culturel important entre le médecin, qui est d'origine française, et le Polynésien autochtone », précise la chercheuse. El-

le s'appuie sur le témoignage d'un médecin spécialiste exerçant à Tahiti pour illustrer le rapport ambigu de pouvoir et de soumission qui en résulte lors des consultations : « Les Polynésiens ne sont pas très obéissants. Ils ont un petit côté nonchalant. Dans tous les cas, ils sont adorables. Ce sont vraiment des consultations de rêve pour les médecins. Le docteur a le savoir. Le Polynésien écoute et fait ce que le docteur dit. C'est assez paradoxal qu'avec cette confiance on n'arrive pas à faire de la prévention. »

Les cliniciens se trouvent ainsi à infantiliser et à culpabiliser les malades, car ils ne les jugent qu'à l'aune des résultats de leurs examens, qui confirment des perturbations de la glycémie. Parlant peu ou pas la langue tahitienne, ils ne comprennent pas ce qui pousse leurs patients à consommer du sucre malgré l'interdiction formulée. « Ils ignorent que les Polynésiens considèrent le diabète comme une "maladie mortelle, effrayante, incurable" associée à la crainte que leurs pieds soient "découpés" s'ils sont "pourris", c'est-à-dire "infectés" », souligne Mme Imbert-Berteloot.

« Les Polynésiens sont convaincus que le diabète est une "vraie" maladie que la médecine occidentale ne peut pas guérir. Pourquoi devraient-ils alors subir les contraintes imposées par le médecin ? La plupart n'apportent aucun changement à leurs habitudes de vie », explique l'anthropologue.

Les conséquences d'un tel « malentendu » se révèlent particulièrement dramatiques. La prise en charge du patient est trop souvent tardive. Dans son dernier rapport, le service d'information médicale du Centre hospitalier de la Polynésie française (CHPF) souligne que les diabétiques sont hospitalisés « à un stade plus avancé de leur maladie avec complications » et qu'« ils font des affections plus graves et plus récidivantes que la population en général ».

Impuissance médicale et espoir du divin

La tradition chrétienne joue un rôle majeur dans les croyances des Polynésiens, majoritairement protestants, notamment en ce qui a trait à la santé. Dans leur quête de la guérison, ils ont parfois recours à des remèdes traditionnels. Cette pluralité de soins complexifie évidemment leur prise en charge en milieu clinique. « Mais, comme le signale l'anthropologue, leur ultime espoir de guérison réside dans le Dieu tout-puissant plutôt que dans leur



Geneviève Imbert-Berteloot

médecin, qui, selon eux, ne fait qu'"interdire et effrayer". »

Dans plus de la moitié des cas étudiés par Geneviève Imbert-Berteloot, les Polynésiens subissent ou nient leur maladie, comme si elle relevait de l'épreuve divine. « Dieu est leur grand guérisseur dont la puissance extrême transcende le pouvoir médical », déclare-t-elle. Seulement 2 Polynésiens sur 30 ont vécu leur maladie comme un combat, pour échapper au fardeau de la douleur supportée par leurs parents qu'ils ont vus mourir de la « maladie du sucre ».

La chercheuse a remarqué en outre que certains diabétiques associent clairement « les Blancs » à l'origine de leur maladie, puisque ceux-ci seraient responsables de l'importation d'aliments qualifiés de toxiques, comme les frites, le steak ou le bœuf en boîte. Pour Mme Imbert-Berteloot, cet argument rappelle les profondes perturbations du mode alimentaire des Amérindiens qui, comme les Polynésiens, vivaient autrefois de chasse et de pêche.

Les résultats de ces travaux invitent donc les professionnels de la santé, tant québécois que polynésiens, à porter un regard critique sur leur pratique, en intégrant et en respectant davantage les différences socioculturelles dans les milieux cliniques.

« Cela implique de jeter un regard différent sur la maladie et sur les personnes qui en souffrent », soutient celle qui souhaite approfondir davantage cette question à l'occasion d'un stage postdoctoral. « Si le médecin doit jouer un rôle d'accompagnateur plutôt que de pourvoyeur de directives médicales, l'anthropologue contribue, de son côté, à rendre intelligible la construction de l'univers du sens de celui qui souffre. »

Marie Lambert-Chan



Le décodage du génome du macaque rhésus permet un nouveau type de comparaisons avec le génome humain.

Faculté de musique

Mathieu Gaudet, étudiant en médecine et pianiste virtuose

L'étudiant a horreur de perdre son temps

Le *Prélude n°4* de Sergueï Rachmaninov, joué par Mathieu Gaudet au piano Fazioli de la Chapelle historique du Bon-Pasteur, résonne encore quand le musicien de 30 ans tend la main au journaliste de *Forum*. Avec son sac à dos et ses cheveux en bataille, il ne correspond pas à l'image classique du pianiste virtuose. C'est pourtant ce qu'il est, jouant Rachmaninov avec « un beau tempérament romantique, une articulation claire et une belle sonorité », comme l'a déjà écrit le critique musical de *La Presse*, Claude Gingras. Mais il est beaucoup plus que cela : apprenti chef d'orchestre et... étudiant en médecine.

« Entre la médecine et la musique, mon cœur balance, avoue-t-il, mais je dois dire que ces jours-ci, c'est le piano qui m'occupe le plus. »

Que sera sa vie dans 10 ans ? « Je me vois médecin de famille en campagne. Peut-être engagé dans des missions humanitaires. »

C'est le moins qu'on puisse dire. Pour couronner son doctorat en interprétation, sous la direction de Paul Stewart, Mathieu Gaudet présentera l'intégrale des préludes du compositeur russe (au nombre de 24). Un défi gigan-



Le pianiste Mathieu Gaudet au piano de la Chapelle historique du Bon-Pasteur

tesque, d'autant plus qu'il a choisi de tout jouer de mémoire. Cette décision est encore plus surprenante quand on sait que Rachmaninov ne figure pas parmi les compositeurs qu'il affectionne le plus. « Pourquoi ce programme ? Parce que c'était juste un peu trop difficile pour moi », lance-t-il, amusé. Il admet qu'il a appris à aimer le pianiste à force de travailler ses préludes, jusqu'à six heures par jour au cours des derniers mois.

« Mathieu Gaudet est un fin musicien, dit son directeur de maîtrise en direction d'orchestre, Jean-François Rivest. Il a une très grande capacité de travail et d'écoute. De plus, il possède des qualités humaines très précieuses pour un futur chef. »

Le directeur artistique de l'Orchestre de l'Université de Montréal, qui l'avait invité comme soliste à jouer le *Concerto n°2* de

Rachmaninov à la salle Claude-Champagne il y a trois ans, fait référence à son engagement humanitaire. Au sein du Comité d'action sociale internationale de la Faculté de médecine, Mathieu Gaudet a participé en 2004 à une mission dans l'ouest du Kenya. Pendant sept semaines, l'étudiant en médecine a ausculté et traité des centaines de patients qui se présentaient à la clinique de brousse et au dispensaire mis en place par les bénévoles canadiens. Il a aussi vacciné des enfants contre la malaria et d'autres maladies infectieuses. « Une expérience inoubliable. J'ai bien envie d'y retourner, d'ailleurs », mentionne-t-il.

Né au Nouveau-Brunswick de parents québécois, Mathieu Gaudet a grandi dans la région de Rimouski, où sa famille, qui compte trois enfants, a déménagé dans les années 80. « J'ai commencé à

pianoter à l'âge de cinq ans, mais c'est à l'adolescence que j'ai vraiment développé une passion pour mon instrument », relate-t-il.

Sa carrière musicale est jalonnée de succès. En plus de gagner de nombreuses bourses, il décroche le premier prix au Concours de musique du Canada (1996 et 1997) et à d'autres concours internationaux, dont ceux de Baltimore (2000) et de Toronto (2001).

Lorsqu'il étudiait au Conservatoire de musique de Rimouski, Mathieu Gaudet obtenait également d'excellents résultats en science. La médecine le tentait déjà, mais il a préféré miser sur la musique. Après trois ans à la prestigieuse école Peabody de l'Université Johns Hopkins sous la direction de Julian Martin, il est invité à s'inscrire au doctorat de l'école Juilliard, de New York. Mais il optera pour le Conserva-

toire royal de Toronto, à l'école de Glenn Gould. Son inscription à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal s'est faite après deux ans de réflexion. « J'hésitais à faire de la musique toute ma vie, souligne-t-il. J'avais besoin d'autre chose. »

À sa troisième année de médecine, Mathieu Gaudet n'a aucun regret. « J'aime beaucoup ce que je fais. C'est incroyablement excitant. J'ai l'impression de lever le voile sur un immense champ à découvrir. Chaque jour, le champ s'agrandit. »

L'étudiant affirme qu'il peut compter sur la collaboration de la Faculté de médecine pour arriver à concilier études et musique. Il a d'ailleurs décidé de prendre un congé sabbatique, l'an prochain, pour se consacrer à l'étude de la direction d'orchestre.

Quand on exprime son étonnement devant une vie aussi remplie, il se montre surpris. « Je ne suis pas hyperactif, explique-t-il. J'ai seulement horreur de perdre mon temps. Je n'ai d'ailleurs pas de télévision chez moi. »

Pour se divertir, Mathieu Gaudet aime partir en voyage sac au dos. Il a parcouru, à pied, plus de 1200 km sur l'Appalachian Trail, aux États-Unis, en 2002. Il a aussi arpente les Rocheuses et les provinces maritimes durant des expéditions de plusieurs semaines.

Que sera sa vie dans 10 ans ? « Je me vois médecin de famille en campagne. Peut-être engagé dans des missions humanitaires à l'étranger. Mais je ferai toujours de la musique. »

Mathieu-Robert Sauvé

« 24 préludes de Sergueï Rachmaninov », récital de fin de doctorat de Mathieu Gaudet, le 4 mai à 20 h 30 à la salle Claude-Champagne de la Faculté de musique, 220, avenue Vincent-d'Indy. L'entrée est libre.

Faculté de musique

Hommage à une pionnière de l'électroacoustique

Marcelle Deschênes lance petits Big Bangs, une rétrospective de ses œuvres de 1976 à 2002

Le 25 avril, Marcelle Deschênes montera sur la scène de la salle Claude-Champagne pour la première fois depuis son départ à la retraite, en 1997. Le secteur électroacoustique de la Faculté de musique rendra alors hommage à l'une de ses pionnières qui, pour l'occasion, interprétera ses compositions les plus marquantes, réunies sur le disque rétrospectif *petits Big Bangs*, lancé le soir même sous l'étiquette Empreintes DIGITALES.

Compositrice, pianiste, pédagogue et artiste multimédia, Marcelle Deschênes fait figure de précurseur dans son domaine. Selon

le magazine canadien *Music-works*, la scène électroacoustique n'aurait pas été la même sans l'apport de cette grande artiste. Non seulement elle a contribué à mettre sur pied le programme de composition électroacoustique de l'UdeM, mais elle a aussi participé activement à la création ou au fonctionnement d'organismes comme l'Association pour la création et la recherche électroacoustiques, la Fondation pour l'application des technologies nouvelles aux arts, la Société de musique contemporaine du Québec, Action multimédia et Nexus.

Les compositions de Marcelle Deschênes ont fait le tour du monde.

Plusieurs compositeurs électroacoustiques doivent en partie leur succès à Marcelle Des-

chênes, qui leur a enseigné à l'Université. Gilles Gobeil, Louis Dufort, Robert Normandeau et Jean-François Laporte ont tour à tour bénéficié de la rigueur et du dynamisme de la grande dame de l'électroacoustique. « Son écoute était formidable, témoigne Robert Normandeau, compositeur et professeur agrégé à la Faculté de musique. Elle n'avait pas son pareil pour mettre le doigt sur les tics de langage musicaux. »

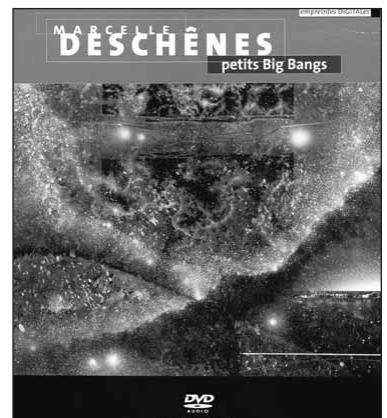
Un coup de foudre

Alors qu'elle étudiait le piano dans les années 60 sur le campus, Marcelle Deschênes a eu un coup de cœur pour l'œuvre de Karlheinz Stockhausen, compositeur allemand de musique électroacoustique. Elle a abandonné le clavier pour expérimenter un nouveau langage musical où les seules contraintes sont celles de la machine. Elle s'est amusée à confondre toutes les esthétiques, à sculpter les sons, à marier la flûte, les voix de toutes les époques, le tonnerre, l'explosion

de bombes atomiques et les volcans en fusion.

Au cours des 20 dernières années, Mme Deschênes a toujours cherché à repousser les limites de son art, qui se veut polyvalent et polysémique. Elle intègre à ses œuvres la musique, les technologies les plus récentes, les arts de la scène, les arts visuels et le travail d'équipe multidisciplinaire. « C'est une défricheuse, affirme Robert Normandeau, admiratif. Déjà, dans les années 80, elle avait recours au multimédia. C'était bien avant les performances informatiques actuelles. Il fallait tout faire à la main ! »

Primées à maintes reprises, ses compositions ont fait le tour du monde. Elle a su toucher autant les initiés que les néophytes de par les forces vives qui émanent de sa musique. Le musologue de renommée internationale Jean-Noël von der Weid a d'ailleurs écrit dans la présentation de *petits Big Bangs* que « les créations de Marcelle Deschênes dévorent. Parce qu'elle nous compose son histoire du monde,



Le disque rétrospectif *petits Big Bangs*

ce flocon de neige qui aurait perdu, on ne sait trop comment, sa couleur blanche. »

Marie Lambert-Chan

« *petits Big Bangs : concert-hommage à Marcelle Deschênes* » sera présenté à la salle Claude-Champagne le 25 avril à 20 h.

Sport universitaire

Audrey Lacroix, grande vedette des Carabins

La nageuse a récolté de nombreux honneurs au 12^e Gala du programme de sport d'excellence des Carabins

Après une fabuleuse prestation aux Championnats du monde de la FINA il y a trois semaines à Melbourne, la nageuse Audrey Lacroix a volé la vedette au 12^e Gala du programme de sport d'excellence des Carabins de l'Université de Montréal.

La soirée, animée par la chroniqueuse sportive de *Salut, Bonjour!* Marie-Claude Savard, s'est déroulée le 4 avril dernier dans une ambiance survoltée à La cage aux sports du Centre Bell, où 400 personnes s'étaient réunies.

Sans grande surprise, l'athlète de 22 ans native de Pont-Rouge a tout d'abord mis la main sur un troisième titre d'athlète féminine de l'année en trois ans à l'UdeM. Cinquième au monde au 200 m papillon à Melbourne, elle a profité des Championnats du monde pour abaisser à deux reprises le record canadien de l'épreuve, dont le temps est maintenant de 02:07,73. Au Championnat de Sport interuniversitaire canadien (SIC), tenu à Halifax à la fin du mois de février, elle est montée sur la plus haute marche du podium dans ses quatre épreuves individuelles tout en fracassant son propre record canadien universitaire au 200 m papillon, elle qui détient aussi les marques aux 100 m libre et 100 m papillon.

Audrey Lacroix n'était toutefois pas à Montréal pour recevoir cet honneur, s'étant envolée pour la Chine avec l'équipe nationale de natation, après la compétition australienne, afin de visiter les installations sportives des prochains Jeux olympiques.

Une étudiante de premier plan

L'étudiante en communication et politique excelle également sur les bancs de l'école au point d'avoir remporté un autre des honneurs majeurs du Gala, soit le titre d'étudiante-athlète de l'année.

Après avoir complété 48 crédits, Audrey Lacroix maintient une moyenne de 3,9 sur 4,3, note qu'elle a également obtenue au trimestre d'automne.

Comme si ce n'était pas suffisant, elle a appris il y a quelques jours qu'elle se trouvait en nomination pour un des prestigieux prix BLG, qui récompensent les meilleurs étudiants-athlètes au Canada. Représentante du Québec, elle se mesurera pour l'occasion à trois autres athlètes des Maritimes, de l'Ontario et de l'ouest du pays.

Un formidable exemple à suivre

Invité à prendre la parole au nom du recteur Vinet, retenu à l'étranger, le vice-recteur exécutif, Guy Breton, s'est adressé par-



Audrey Lacroix a comblé tous les espoirs et bien plus encore.

ticulièrement aux athlètes et les a encouragés à continuer leur travail.

« Nous croyons en vous parce que, dans la victoire comme dans la défaite, vous incarnez le dépassement de soi et le goût de la discipline personnelle. L'idéal que vous poursuivez dans le sport constitue un exemple formidable pour tous ceux et celles qui aspirent à l'excellence dans les domaines scolaire et scientifique », leur a-t-il dit tout en leur expliquant le rôle de rassembleurs qu'ils jouaient et comment par leurs performances ils constituaient une importante vitrine de l'UdeM.

Johan Le Goff et Julien Brière honorés

Les joueurs de soccer Johan Le Goff et Julien Brière se sont pour leur part vu décerner les titres d'athlète masculin et d'étudiant-athlète de l'année. Joueur par excellence de la saison et des séries éliminatoires au Québec, Johan Le Goff (HEC Montréal) figure aussi dans la première équipe d'étoiles canadiennes pour une deuxième saison d'affilée. Il a grandement contribué à l'obtention d'un quatrième titre provincial de suite par les Carabins, qui ont aussi gagné la médaille de bronze au championnat canadien, compétition où Johan Le Goff s'est taillé une place au sein de l'équipe des étoiles.

Julien Brière conclut quant à lui sur une bonne note sa cinquième et dernière saison sur le circuit universitaire. Membre de la deuxième équipe d'étoiles provinciales, il s'est rapidement imposé en défensive, lui qui avait joué comme milieu de terrain au cours des quatre années précédentes. Étudiant au doctorat en sciences de l'activité physique, l'athlète originaire de Saint-Jérôme a maintenu une impressionnante moyenne de 4,0 sur 4,3.

Niki Demers : une perle

Le receveur de passes de l'équipe de football Niki Demers a de son côté remporté le Méritas leadership, qui vise à reconnaître l'engagement exemplaire dans la communauté. Faisant du bénévolat depuis plusieurs années, Niki Demers s'est rendu chaque weekend, entre 2002 et 2005, dans une maison de répit pour aider des enfants handicapés, autistes ou trisomiques. En 2002, il a effectué un stage humanitaire au Guatemala, où il a assisté des médecins dans la préparation et la distribution de médicaments dans différents villages. Depuis trois

ans, il coordonne plusieurs volets de la campagne des paniers de Noël de l'UdeM. En décembre dernier, son initiative a incité près de 90 athlètes des Carabins à donner un coup de pouce à la campagne.

Les recrues de l'année

Les titres de recrues de l'année, tous sports confondus, sont allés à la joueuse de badminton Isabelle Mercier-Dalphon (droit) et à l'attaquant de volleyball Emmanuel André-Morin (HEC Montréal).

Membre de la première équipe d'étoiles au Québec, Isabelle Mercier-Dalphon a remporté l'épreuve du simple féminin au récent championnat provincial individuel. Nommé recrue de l'année au Québec et au Canada, Emmanuel André-Morin a terminé au quatrième rang au pays pour les points marqués par match.

Le Méritas distinction à Céline Lemire

La direction du programme de sport d'excellence a aussi profité de la soirée pour rendre hommage à Céline Lemire, directrice adjointe du Registrariat de l'École polytechnique, en lui remettant le Méritas distinction, prix décerné annuellement à une personne pour ses qualités de bâtisseur du programme.

Au cours des 12 dernières années, Mme Lemire a été le lien entre Polytechnique et les athlètes des Carabins étudiant en génie à l'École, une collaboration essentielle à leur cheminement.

« Le travail de Céline Lemire a permis d'améliorer la vie de plusieurs de nos étudiants-athlètes, a mentionné Manon Simard, qui dirige le programme de sport d'excellence depuis sa relance, en 1995. Mme Lemire a su comprendre nos besoins et voir se dessiner les enjeux à l'horizon. Grâce à sa disponibilité et à sa grande sensibilité, elle a été pour les athlètes une alliée qui comprenait leur réalité. »

En 2006-2007, les Carabins ont ajouté six titres provinciaux à leur palmarès : une troisième victoire en quatre ans en natation chez les hommes, les titres féminin, masculin et au combiné en ski alpin, une quatrième victoire de suite en soccer masculin ainsi que la première de l'histoire de l'équipe féminine de soccer, remportée le 1^{er} avril dernier lors du championnat de la saison intérieure.

Benoit Mongeon
Collaboration spéciale

En forme pour l'été !



2 mois GRATUITS au CEP SUM

Valable à l'achat d'un abonnement de 4 mois au tarif régulier pour un forfait GRAND PUBLIC VARIABLE ou un forfait ÉTUDIANTS DU CAMPUS. Cette offre est non monnayable, non transférable et ne peut être jumelée à aucune autre offre déjà existante.

En vigueur jusqu'au 18 mai 2007.

INFORMATION
514 343-6150

FACILE D'ACCÈS

Métro Édouard-Montpetit
ou autobus 51, 119 et 129

CEP SUM.UMONTREAL.CA

cep sum

Université de Montréal

Déménagement

Le personnel de la Direction des ressources humaines et du Bureau du personnel enseignant a déménagé le 20 avril dans de nouveaux locaux situés au 7707,

avenue du Parc. Les numéros de téléphone et de télécopieur de ces services demeurent inchangés.

Appel aux diplômés de la FSI

La Faculté des sciences infirmières (FSI) est fière d'annoncer la création de son regroupement des diplômés. Dans le but de se rassembler et de favoriser les échanges, les diplômés sont

invités à communiquer leurs coordonnées et année de promotion à Isabelle Morin, au 514 343-6111, poste 8854, ou par courriel à l'adresse <diplomes-fsi@scinf.umontreal.ca>.

Collation des grades de mai 2007

Les étudiants qui obtiennent cette année un doctorat (Ph. D. ou D.) sont instantanément priés de participer à la collation des grades.

Leur diplôme leur sera remis au cours de cette cérémonie universitaire, qui se tiendra à l'auditorium Ernest-Cormier (salle K-500) du pavillon Roger-Gaudry le vendredi 25 mai à 14 h.

Chacun d'eux recevra une invitation personnelle comportant

tous les renseignements utiles à ce sujet. Les candidats qui ne peuvent être présents à la collation sont priés d'en informer l'Université avant le vendredi 11 mai au 514 343-6651.

Les étudiants qui obtiennent un diplôme de premier ou de deuxième cycle ce trimestre n'assistent pas à cette cérémonie. Ils recevront leur diplôme par la poste ou bien au moment de

la collation des grades de leur faculté.

Il y a lieu de rappeler qu'un étudiant ne peut recevoir de grade s'il n'a pas acquitté les droits de scolarité exigibles et s'il n'est pas en règle avec les services des bibliothèques et des étudiants étrangers.

Pierre Chenard,
registraire

postes vacants

Criminologie

AFF : FAS 04-07/10

L'**École de criminologie** de la Faculté des arts et des sciences cherche à recruter une professeure ou un professeur au rang d'adjoint. Ce poste mène à la permanence. Pour plus d'information sur l'École, visitez le site <www.crim.umontreal.ca>.

Fonctions

Enseignement et recherche aux trois cycles dans le champ de la criminologie.

Exigences

Doctorat en criminologie ou dans un domaine connexe ; aptitude démontrée pour la recherche et l'enseignement aux divers cycles. La polyvalence en enseignement sera considérée comme un atout. La connaissance de la langue française est essentielle.

Date d'entrée en fonction

À compter du 1^{er} décembre 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitae, un exposé d'un maximum de trois pages de leur plan de recherche ou de leurs champs d'intérêt en recherche, une copie de leur dossier scolaire ainsi que quelques publications, *au plus tard le 14 mai 2007*, à l'adresse ci-dessous. Trois lettres de recommandation devront aussi être envoyées, sous pli séparé, à cette même adresse.

Monsieur Jean Proulx
Directeur
École de criminologie
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Il y aura réaffichage du poste si aucune candidature n'a été retenue.

Informatique quantique

AFF : FAS 04-07/9

Le Département d'informatique et de recherche opérationnelle (DIRO) de la Faculté des arts et des sciences cherche à recruter une professeure ou un professeur au rang d'adjoint ou agrégé. Ce poste mène à la permanence. Pour plus d'information sur le Département, visitez le site <www.diro.umontreal.ca>.

Fonctions

Enseignement aux trois cycles, recherche et direction d'étudiants aux cycles supérieurs, élaboration d'un programme de recherche.

Exigences

Être titulaire d'un doctorat en informatique ou dans un domaine connexe ; avoir de solides connaissances en cryptographie tant classique que quantique et en informatique quantique en général. Bien que le DIRO recherche une théoricienne ou un théoricien, la compétence additionnelle en cryptographie quantique expérimentale sera considérée comme un atout. Posséder des aptitudes dé-

montrées pour la recherche et l'enseignement ainsi qu'une bonne connaissance de la langue française permettant de donner des cours en français. Des cours de perfectionnement en français sont toutefois offerts.

Date d'entrée en fonction
Automne 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitae, une description de leur plan de recherche et au maximum trois tirés à part de leurs plus importantes contributions, *au plus tard le 11 mai 2007*, à l'adresse ci-dessous. Le Département devra recevoir, sous pli séparé et à cette même adresse, trois lettres de recommandation.

Monsieur Jean Meunier
Directeur
Département d'informatique et de recherche opérationnelle
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Il y aura réaffichage du poste si aucune candidature n'a été retenue.

Architecture

MONTAGE ET GESTION DE PROJETS

AFF : AME 04-07/1

L'**École d'architecture** de la Faculté de l'aménagement cherche à recruter une professeure ou un professeur au rang d'adjoint ou d'agrégé à temps plein dans le domaine du montage et de la gestion de projets, des processus du design et de la planification et la mise en œuvre de projets d'architecture et d'aménagement.

Fonctions

Enseignement aux trois cycles ; enseignement du montage et de la gestion de projets d'aménagement et du projet d'architecture avec accent mis sur les possibilités et les défis posés par la mondialisation ; encadrement d'étudiants aux cycles supérieurs, notam-

ment dans le secteur de la gestion et du transfert technologiques ; organisation et conduite de recherches interdisciplinaires dans ce domaine portant particulièrement sur les problèmes posés par l'aménagement dans les pays en voie de développement ; collaboration avec des équipes de recherche à l'échelle internationale. La maîtrise de l'anglais et la connaissance d'une troisième langue seront donc considérées comme un atout.

Exigences

Formation en architecture donnant accès à la profession, doctorat dans un domaine pertinent ; expérience de l'enseignement universitaire et de la recherche ; participation à des congrès internationaux et publications scientifiques.

Date d'entrée en fonction

Le ou après le 1^{er} juin 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitae accompagné d'une liste à jour et de quelques exemplaires de leurs publications, d'un portfolio sommaire de travaux personnels et de travaux réalisés sous leur direction pédagogique, de trois lettres de recommandation ainsi que d'un exposé de leur programme de recherche, *au plus tard le 16 mai 2007*, à l'adresse suivante :

Monsieur Georges Adamczyk
Directeur
École d'architecture
Faculté de l'aménagement
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

CONCEPTION ET CONSTRUCTION

AFF : AME 04-07/2

L'**École d'architecture** de la Faculté de l'aménagement cherche à recruter une professeure ou un professeur au rang d'adjoint ou d'agrégé à demi-temps dans le domaine de la conception et de la construction du projet architectural dans le contexte des objectifs de formation et de recherche liés au développement durable.

Fonctions

Enseignement en atelier du projet d'architecture, de la conception et de la construction, au premier et au deuxième cycle de la formation professionnelle agréée par le CCCA ; enseignement et encadrement d'étudiants aux cycles

supérieurs ; activités de recherche-création dans le domaine en collaboration avec les regroupements de chercheurs de l'École.

Exigences

Maîtrise professionnelle en architecture ou diplôme équivalent ; expérience professionnelle d'au moins cinq ans, notamment en construction, reconnue par des prix et des publications ; intérêt démontré pour les processus de création intégrée, les approches bioclimatiques, la recherche en technologie du bâtiment et les expressions tectoniques innovatrices ; expérience de l'enseignement universitaire indispensable ; connaissance des pratiques de la conception et de la modélisation assistées par ordinateur.

Date d'entrée en fonction

Le ou après le 1^{er} août 2007 (sous réserve d'approbation budgétaire).

Les personnes intéressées doivent faire parvenir leur curriculum vitae accompagné d'une liste à jour et de quelques exemplaires de leurs publications, d'un portfolio sommaire de travaux personnels et de travaux réalisés sous leur direction pédagogique, de trois lettres de recommandation ainsi que d'un exposé de leur programme de recherche, *au plus tard le 16 mai 2007*, à l'adresse suivante :

Monsieur Georges Adamczyk
Directeur
École d'architecture
Faculté de l'aménagement
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Traitement

L'Université de Montréal offre un salaire concurrentiel jumelé à une gamme complète d'avantages sociaux.

Conformément aux exigences prescrites en matière d'immigration au Canada, cette annonce s'adresse en priorité aux citoyens canadiens et aux résidents permanents.

L'Université de Montréal souscrit à un programme d'accès à l'égalité en emploi pour les femmes, les minorités visibles et ethniques, les autochtones et les personnes handicapées.

Pour vous les finissants Club de recherche d'emploi Travail sans Frontières

Tous les outils nécessaires
à une recherche d'emploi efficace :

- Curriculum vitae
- Lettres de présentation
- Simulation d'entrevue
- Techniques de recherche d'emploi

Programme de 3 semaines gratuit
Financé par Emploi-Québec

Profitez de notre expertise.
514-499-0606

petites annonces

À louer. Haut de duplex près de l'Université de Montréal et du CHU Sainte-Justine, 6 1/2 libre et entièrement nettoyé, le 1^{er} aout 2007. Pour renseignements : 514 733-9423.

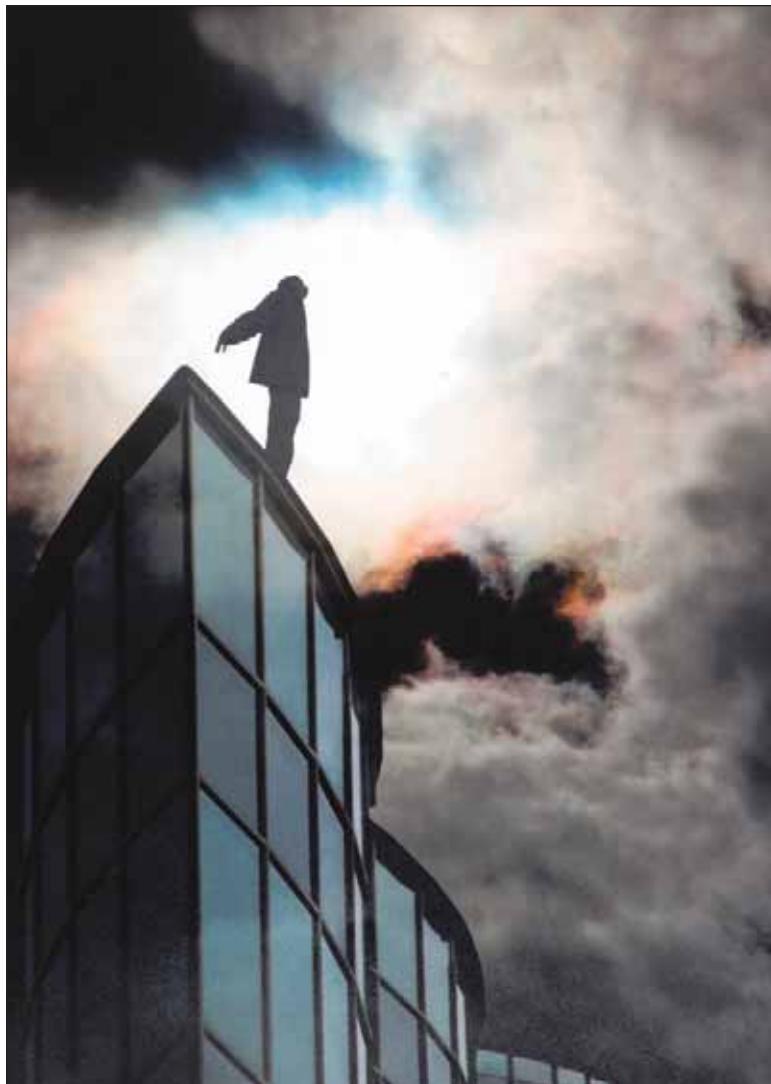
Recherché. Participants pour étude simulation travail de nuit. Laboratoire chronobiologie, Hôpital du Sacré-Cœur. Hommes et femmes, non-fumeurs, 20-35 ans. 7 jours et nuits consécutifs au Laboratoire. Compensation : 780 \$. Info : 514 338-2222, poste 2517, option 3.

lit photos par courriel : 514 586-4206.

À louer. Professeur retraité s'absente de sept. à déc. 2007. Dans Vieux-Montréal, grand appartement entièrement meublé style loft, 1700 pi². Vue sur Vieux-Port, grande chambre fermée, salle à manger, grand salon et deux bureaux. Tranquillité et grand confort. Piscine chauffée et BBQ sur toit, garage intérieur. Renseignements : 514 287-1313 ou <pou-part.jra@hotmail.com>.

Concours de photographie

Les étudiants affichent leurs vertiges



Le premier prix est allé à Caroline Blackburn, de l'Université du Québec à Chicoutimi, pour sa photo *Un vent de vertige*.

L'UdeM s'illustre au Concours interuniversitaire de photographie 2006-2007

Ils sont 171 participants issus de 10 universités à avoir soumis 401 photos au Concours interuniversitaire de photographie 2006-2007. Le thème retenu cette année tenait en un seul mot : « Vertige. » Le Concours est organisé par Gaétan Villandré, coordonnateur du secteur Photographie au Service des activités culturelles. Le jury du Concours était composé de Jacques Nadeau, photographe au journal *Le Devoir*, Jean Valade, photographe de mode, et Annick Charbonneau, pigiste au quotidien *Le Journal de Montréal*.

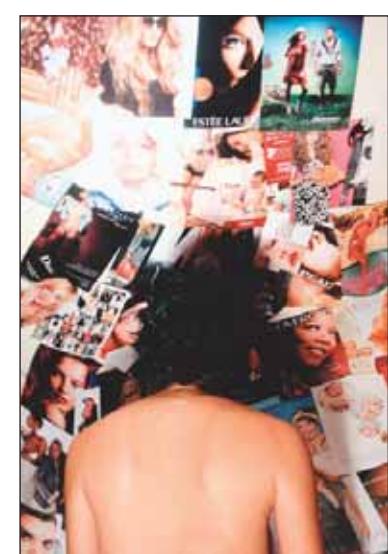
Une exposition itinérante constituée de 58 clichés sélectionnés circulera dans les universités québécoises au cours des prochaines semaines. L'UdeM a inauguré cette exposition puisque les photos ont pu être vues au Centre d'exposition de l'Université du 12 au 22 avril.



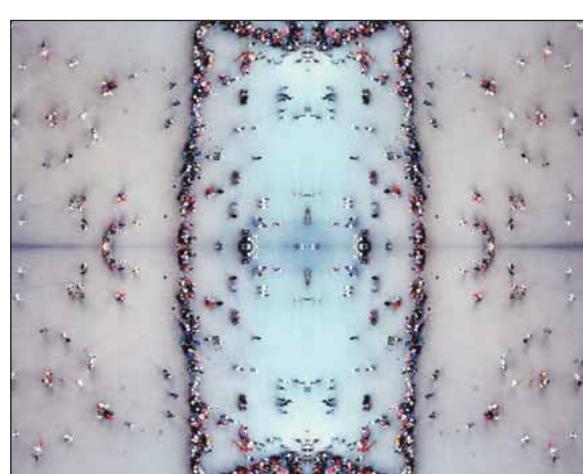
Catherine Brisebois, de l'UdeM, a gagné le deuxième prix avec une photo intitulée *Impression et illusion*.



1. *Trait pour trait spéculaire*



2. *Tourbillon de publicité*



3. *People*



4. *Un lit*



Le troisième prix a été remis à Olivier Blouin, de l'UdeM, pour sa photo *File d'attente*.

Quatre mentions ont été décernées pour l'habileté technique (1) : Schallum Pierre, de l'Université Laval; l'originalité de la vision (2) : Annie Jussaume-Lavigne, de l'UdeM; l'impact visuel de l'image (3) : Alioune Thiam, de l'UdeM; et le traitement photographique (4) : Antony Bourgeault, de l'UdeM.



Photos hors concours signées Gaétan Villandré



Louise Grenier, conservatrice du Centre d'exposition de l'UdeM, et Gaétan Villandré